

NANTES RELIGIEUSE, DE L'ANTIQUITÉ CHRÉTIENNE à nos jours

actes du colloque organisé à l'université de Nantes (19-20 octobre 2006)

Société archéologique et historique de Nantes et Loire-Atlantique
Département d'Histoire et d'Archéologie de l'Université de Nantes

Nantes - 2008 - numéro hors série du Bulletin

LES ÉDIFICES DES PREMIERS TEMPS CHRÉTIENS (IV^e-VII^e SIÈCLE DE NOTRE ÈRE) À NANTES

INTRODUCTION

Nantes, chef-lieu de cité et siège d'évêché

Nantes, chef-lieu de cité des Namnètes est malheureusement la ville capitale antique la moins bien connue de l'ouest de la province de Lyonnaise¹. Cela est certes dû au fait que l'essentiel de son emprise se trouve sous la ville médiévale, désormais secteur sauvegardé, mais aussi à des techniques de construction sur pieux qui tiennent, de la part des aménageurs, à un souci d'économie et à la présence d'une nappe d'eau assez haute. La rareté des fouilles récentes constitue de fait un frein au renouvellement des connaissances : ainsi, la dernière opération ayant touché des niveaux antiques sur une surface un peu conséquente remonte à 1985. Le passé antique de l'agglomération est donc renseigné, presque exclusivement, par les observations archéologiques rassemblées au XIX^e siècle et au début du XX^e siècle, en des temps où les méthodes d'enregistrement des données étaient évidemment encore embryonnaires². La ville n'a en outre pas encore bénéficié d'un travail d'inventaire des informations dans le cadre d'un document d'évaluation du patrimoine urbain ou d'un atlas de topographie urbaine. La dernière recension publiée, empreinte de bon nombre d'erreurs, est parue en 1988³ et la dernière synthèse en 1978⁴.

Encore à date récente, plusieurs auteurs considéraient que la ville n'avait été promue capitale de cité que sous l'empereur Claude. Il en est ainsi de M. Provost qui reliait cette création *ex nihilo* à la conquête de la Bretagne⁵. L'ensemble du dossier doit certes être repris, mais cette proposition n'est plus guère admise aujourd'hui et

1. Remerciements à Jean GUYON (Directeur de recherche CNRS), à Bernard MANDY (Conservateur régional de l'archéologie) et à Daniel PRIGENT (Service archéologique du Maine-et-Loire) pour leur lecture critique du manuscrit de cet article, ainsi qu'à Marie-Hélène SANTROT (musée Dobrée) pour avoir fourni une partie des illustrations.

2. PIRAULT, Lionel, ROUAUD-ROUAZÉ, Isabelle, « Les précurseurs de l'archéologie nantaise », 303, *Arts, recherches et créations*, 50, 1996, p. 4-19.

3. PROVOST, Michel, *Carte archéologique de la Gaule, Loire-Atlantique*, Paris, Académie des Inscriptions et Belles Lettres, 1988.

4. SANQUER, René, « Nantes antique », *Archéologie en Bretagne*, 17, 1978, p. 1-34 ; cf. aussi AUBIN, Gérard, « L'Antiquité », dans Fabrice ABBAD (dir.), *La Loire-Atlantique des origines à nos jours*, Saint-Jean-d'Angely, 1984, p. 62-100.

5. PROVOST, Michel, *Le Val de Loire dans l'Antiquité*, Paris, CNRS, 1993, suppl. à *Gallia*, 52) p. 124-125.

il est vraisemblable que, comme ces voisines, Nantes a été créée à l'époque augusteenne, au confluent de la Loire et d'un de ses affluents, l'Erdre.

Le plan de la ville du Moyen Âge conserve encore, comme l'a montré L. Maître⁶, le souvenir d'une trame régulière d'origine sans doute antique. Celle-ci, associée aux points de découverte archéologiques recensés, permet de considérer qu'elle s'étendait à son apogée sur une vingtaine d'hectares, pour l'essentiel sur la rive orientale de l'Erdre et sous la ville plus tardive⁷.

Dans un mouvement commun à d'autres chefs-lieux des Trois-Gaules, la ville se dote d'une enceinte durant l'Antiquité tardive (figure 1). Celle-ci dessine un vaste quadrilatère irrégulier, bordé à l'ouest par le cours de l'Erdre et au sud par celui de la Loire. Ses murs courent sur 1,7 km de long et enserrent une surface d'environ 18 ha, à peine inférieure à celle qui est estimée pour le Haut-Empire. Cette

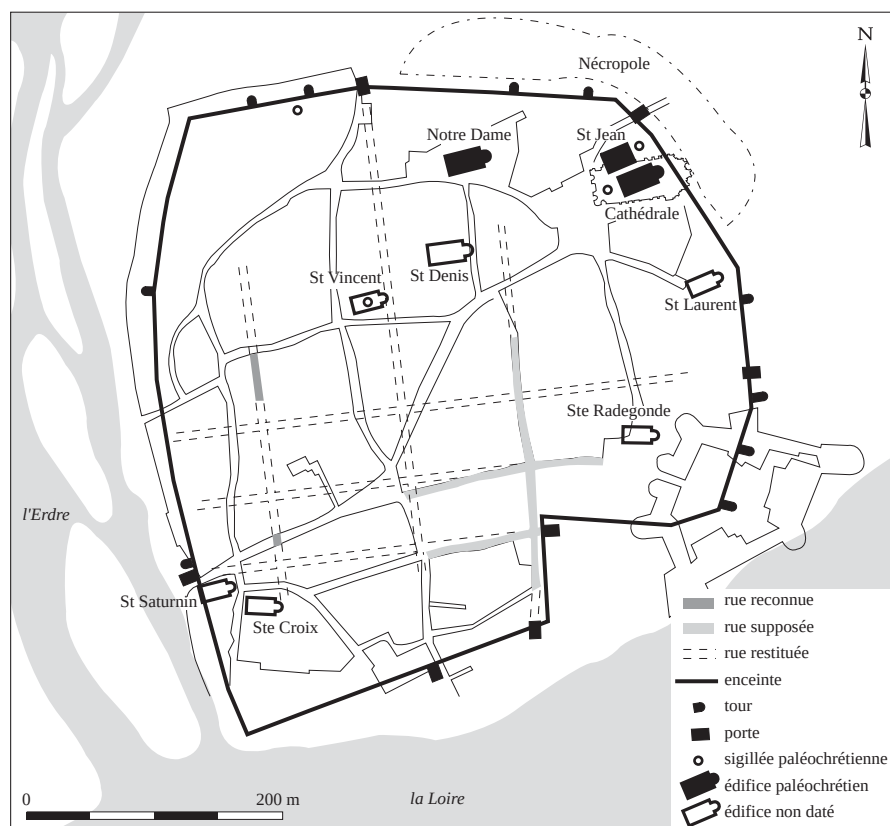


Figure 1 : plan de la ville antique de Nantes avec la position des édifices religieux *intra muros* évoqués dans le texte (réal. M. Monteil, d'après MAÎTRE, Léon, *Géographie historique...* et MÉNANTEAU, Loïc, PIRAULT, Lionel, « Una ciudad fortificada... »)

6. MAÎTRE, Léon, *Géographie historique et descriptive de la Loire-Inférieure*, t. 1, *Les villes disparues des Namnètes*, Nantes, Grimaud, 1893, p. 529.

7. PROVOST, Michel, *Carte archéologique de la Gaule...*, p. 81 ; PIRAULT, Lionel, « *Condevicnum*. Nantes à l'époque gallo-romaine », *ArMen*, 102, avril 1999, p. 19.

enceinte tardive, dont la dernière restitution en plan a été proposée par L. Pirault⁸, est en général datée de la fin du III^e ou du début du IV^e siècle. Elle est en tout cas sûrement postérieure à deux bornes milliaires remployées dans ses fondations, qui portent le nom de Tacite et sont datées de 276 de notre ère⁹. Le rempart, large de 3,20 à 4,30 m, est bâti en assises régulières de moellons, ponctuées de rangs de briques. Il est flanqué de plusieurs tours et percé de 6 ou 7 portes¹⁰.

À l'intérieur de cette enceinte, qui subsiste jusqu'au XIII^e siècle, les données relatives à l'Antiquité tardive et au début du haut Moyen Âge sont quasiment nulles et se résument à quelques points de découverte de monnaies ou de fragments de céramique dérivée de sigillée paléochrétienne du groupe Atlantique, bons indicateurs du courant du V^e siècle¹¹.

C'est probablement dans le courant de la seconde moitié du IV^e siècle, que la province de Lyonnaise fut une nouvelle fois subdivisée, la cité des Namnètes étant, avec d'autres, intégrée à la Lyonnaise Troisième dirigée par Tours. Cette province civile est également ecclésiastique à compter au moins du milieu du V^e siècle. Les limites des cités mises en place par Rome subsistent vraisemblablement durant tout le V^e siècle et coïncident avec celles des évêchés, si l'on excepte le cas des Diablintes (Jublains) sans doute rattachés à la cité voisine des Cénomans (Le Mans). Les chefs-lieux antiques deviennent ainsi sièges d'évêchés suivant une progression qui paraît se faire en descendant la Loire d'est en ouest et qui débute dans le courant du IV^e siècle. L'influence de Rome est ici encore perceptible jusque vers 470 et l'ensemble de la Lyonnaise Troisième, après un quart de siècle de bouleversement, finit par être intégré au royaume franc au début du VI^e siècle, la Bretagne s'en détachant par la suite¹².

Les nécropoles à Nantes durant l'Antiquité tardive et le haut Moyen Âge

Les nécropoles de l'Antiquité tardive et de l'époque mérovingienne sont, pour ce que l'on en sait, situées en trois points principaux, tous à l'extérieur de l'enceinte (figure 2). La première s'étend au-devant de la porte Saint-Pierre et de l'angle nord-est de l'enceinte, à l'emplacement d'une aire funéraire existant déjà au Haut-Empire. Au VI^e siècle, cette nécropole a pu se prolonger en direction du nord-est jusqu'au niveau de la chapelle Saint-André. Les deux autres sont plus éloignées de la ville et plutôt à mettre en relation avec des *villae* ou des quartiers suburbains :

8. MÉNANTEAU, Loïc, PIRAULT, Lionel, « Una ciudad fortificada y portuaria : Nantes », dans *Villas al mar. Ciudades medievales, Littoral atlántico*, Asso. Cult. Tajamar, Cons. Cult. Gobierno des Cantabria, Colegio official de Architectos de Cantabria, 3, 2001, p. 128-139.

9. HIRSCHFELD, Otto, *Corpus Inscriptionum Latinarum*, XIII, 1.1, *Inscriptiones Aquitaniae et Lugdunensis*, Berlin, 1899, n° 9001 et 9002.

10. PIRAULT, Lionel, ROUAUD-ROUAZÉ, Isabelle, « La muraille gallo-romaine de Nantes », 303, *Arts, recherches et créations*, 54, 1997, p. 12-25 ; MÉNANTEAU, Loïc, PIRAULT, Lionel, « Una ciudad... ».

11. PARENTEAU, Fortuné, *Catalogue du musée départemental d'archéologie de Nantes et de la Loire-Inférieure*, Nantes, 2^e éd., 1869, ; COSTA, Dominique, « Céramique paléochrétienne découverte à Nantes », *Bulletin de la Société archéologique et historique de Nantes et de Loire-Atlantique*, 97, 1958, p. 65-77 ; PIRAULT, Lionel, « La céramique tardive à la fin du Bas-Empire à Nantes, Saint-Herblain et Rezé (Loire-Atlantique). État des connaissances », *Société française d'étude de la céramique antique en Gaule. Actes du congrès du Mans - mai 1997*, Gonfaron, SFECAg, 1997, p. 293-307.

12. PIETRI, Luce, « Nantes », dans *Topographie chrétienne des cités de la Gaule des origines à la fin du VIII^e siècle, province ecclésiastique de Tours (Lugdunensis tertia)*, Paris, t. v, 1987, p. 11-17.

l'une au nord-est aux environs de Saint-Donatien, là encore à l'emplacement d'une nécropole du Haut-Empire, et l'autre au nord-ouest autour de Saint-Similien¹³.

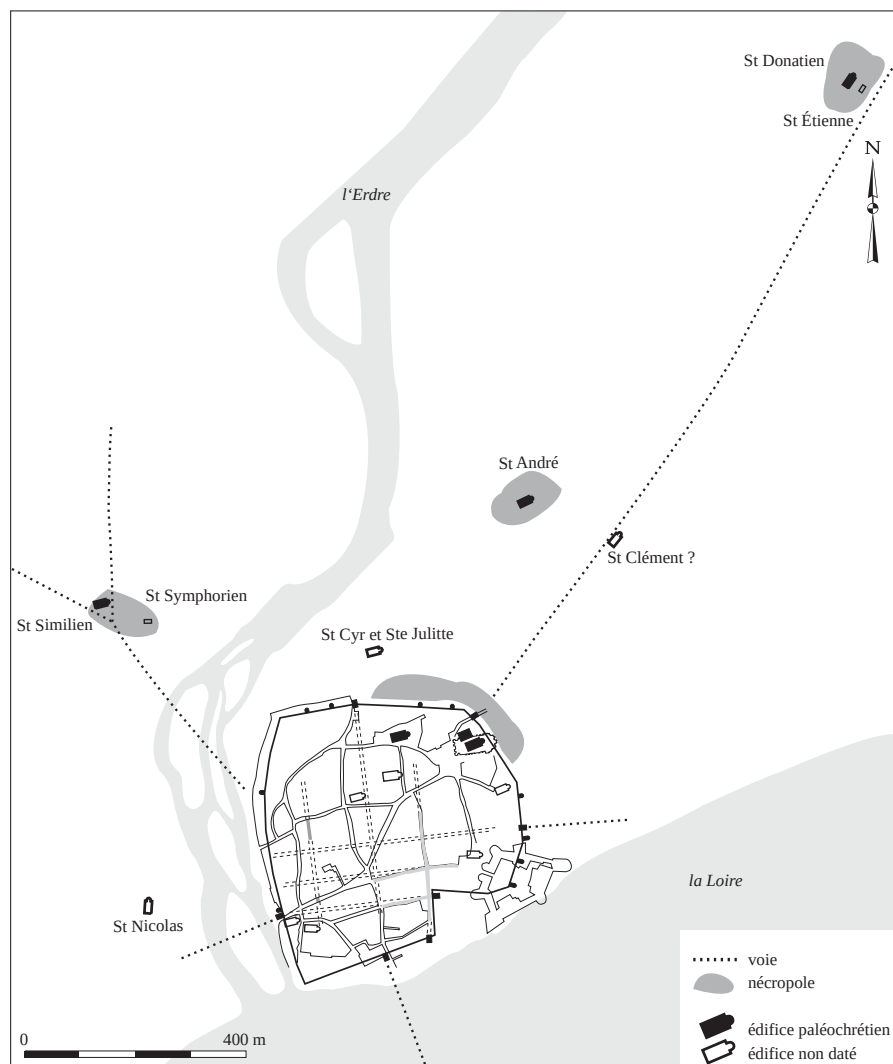


Figure 2 : plan de Nantes antique et de sa périphérie, avec la localisation des nécropoles et des édifices religieux *extra muros* évoqués dans le texte (réal. M. Monteil, d'après MAÎTRE, Léon, *Géographie historique...* et MÉNANTEAU, Loïc, PIRAULT, Lionel, « Una ciudad fortificada... »)

Signalons à ce propos que les informations chronologiques apportées par les sépultures sont à prendre avec précaution dans la mesure où les fouilles récentes de nécropoles datées de l'Antiquité tardive et des premiers temps du haut Moyen Âge

13. GALLIOU, Patrick, *Les tombes romaines d'Armorique*, Paris, MSH, 1989, p. 23-24 ; GUIGON, Philippe, *Les sites religieux et fortifiés du Haut Moyen Âge en Bretagne. Les églises des saints et les palais des rois*, thèse de doctorat, université de Rennes I, 1990, p. 374-377.

sont rares à l'échelle des Pays de la Loire et de la Bretagne et, de surcroît, pour une large part inédites. De plus, les synthèses concernant cette question commencent à dater un peu¹⁴. Elles signalent toutes, en outre, l'existence d'un hiatus dans la connaissance des formes des tombes pour le courant du v^e siècle, qui doit sans doute conduire à rajouter ou à vieillir certains types.

Cela dit, en Bretagne et Pays de la Loire, le passage de la pratique de la crémation à celle, qui devient largement dominante, de l'inhumation peut être situé dans le courant du iii^e siècle¹⁵. Les sarcophages en plomb, caractéristiques d'une certaine aisance matérielle, sont principalement attestés à la fin du iii^e et au iv^e siècle de notre ère¹⁶, datation conforme à celle qui est proposée par exemple à Poitiers¹⁷. Les tombeaux en *tegulae* peuvent apparaître dès le Haut-Empire, mais semblent davantage caractéristiques de la seconde moitié du iii^e et du courant du iv^e siècle¹⁸. Les cercueils en bois sont par contre plus difficiles à situer dans le temps¹⁹. Enfin, les sarcophages en pierre semblent apparaître au vi^e siècle seulement, coexistant avec les coffrages de dalles d'ardoise ou de schiste²⁰. Les formes les plus simples (cuve trapézoïdale et décors réduits ou absents) peuvent toutefois avoir été produites jusqu'au ix^e siècle²¹ et, à l'inverse, ont pu être ponctuellement utilisées dès le v^e siècle si l'on en juge par quelques exemples qu'il serait trop long de développer ici. Parmi les tombeaux décorés – le plus souvent de croix –, on trouve à Nantes des sarcophages de types poitevin et nivernais, datés de la fin du vi^e et du vii^e siècle²² ou plus largement des vi^e-vii^e siècles²³.

Les origines du christianisme

Le xix^e siècle est marqué, comme dans d'autres villes, par nombre de polémiques sur l'ancienneté des origines chrétiennes de Nantes, dont on retiendra surtout les vifs échanges entre A. Cahour et A. de la Borderie²⁴. Il n'y a pas lieu ici de développer

14. GALLIOU, Patrick, *Les tombes romaines...* ; PRIGENT, Daniel, BERNARD, Émile, « Les nécropoles à sarcophages des Pays-de-la-Loire », *Revue archéologique de l'Ouest*, 2, 1985, p. 101-106.

15. MONTEIL, Martial, « Tombes et nécropoles rurales à incinération du Haut-Empire. Un état des recherches en Pays de la Loire », *Bulletin de la Société archéologique et historique de Nantes et de Loire-Atlantique*, 139, 2004, p. 93-139.

16. GALLIOU, Patrick, *Les tombes romaines...*, p. 53-54.

17. SIMON-HIERNARD, Dominique, *Poitiers : la nécropole du quartier de Blossac-Saint-Hilaire (I^{er}-IV^e s. après J.-C.) : catalogue du mobilier funéraire conservé au musée de Poitiers*, Poitiers, Musée de Poitiers, 1990, p. 48-49.

18. GALLIOU, Patrick, *Les tombes romaines...*, p. 51-52.

19. *Id.*, *ibid.*, p. 51.

20. PRIGENT, Daniel, BERNARD, Émile, « Les nécropoles à sarcophages... » ; GALLIOU, Patrick, *Les tombes romaines...*, p. 88-89 ; GUIGON, Philippe, *Les sites religieux...*, p. 374-377 ; *Id.*, *Les sépultures du haut Moyen Âge en Bretagne*, Rennes, Institut culturel de Bretagne, Skol-uhel ar vro, Laboratoire d'Anthropologie-Préhistoire de l'université de Rennes 1, CeRAA, coll. Patrimoine archéologique de Bretagne, 1994.

21. PRIGENT, Daniel, BERNARD, Émile, « Les nécropoles à sarcophages... ».

22. DELAHAYE, Gilbert-Robert, « Les sarcophages mérovingiens », dans DUVAL Noël, (dir.), *Naissance des arts chrétiens. Atlas des monuments paléochrétiens de la France*, Paris, ministère de la Culture, 1991, p. 288-299.

23. PRIGENT, Daniel, BERNARD, Émile, « Les nécropoles à sarcophages... ».

24. Par exemple, LA BORDERIE, Arthur de, « Lettre à la semaine religieuse de Nantes », *Revue de Bretagne et de Vendée*, 55, 1884, p. 333-335 ; *Id.*, « Le crâne de saint Clair, ou en attendant mieux », *Revue de Bretagne et de Vendée*, 55, 1884, p. 391-398 ; CAHOUR, Abel, *L'apostolicité de l'Église de Nantes, réponse à M. de La Borderie*, Nantes, 1885.

cette question, principalement marquée par l'idée, du côté des tenants d'une origine précoce de l'église nantaise, que le premier évêque de la ville a été saint Clair vers la fin du I^{er} siècle de notre ère²⁵.

Nantes dispose également de ses martyrs de la foi dont l'histoire nous est rapportée par Grégoire de Tours et par une *passio* tardive : ce sont deux enfants (Donatus et Rogatianus) qui auraient été martyrisés lors de la persécution de Dioclétien entre 303 et 311. L. Pietri accorde un certain crédit à la réalité de ces deux martyrs, plus connus sous le nom d'Enfants nantais²⁶.

En réalité, les sources textuelles antiques sont peu nombreuses et consistent en quelques allusions faites par Grégoire de Tours²⁷ ainsi qu'en un éloge de Venance Fortunat²⁸. Les autres textes sont plus tardifs, à l'exemple de la *Chronique de Nantes*²⁹ qui fut sans doute rédigée autour du milieu du XI^e siècle³⁰ ou plutôt au XII^e, voire au début du XIII^e siècle³¹.

L. Pietri a bien montré que le premier évêque sûrement attesté est Desiderius (7^e sur la liste épiscopale de Nantes, établie au XI^e siècle³²), car il est destinataire, en 452 ou 453, d'une lettre cosignée par les évêques de Bourges, du Mans et de Tours. Elle considère toutefois que l'évêque dénommé Similien, troisième sur la liste, pourrait être le plus ancien dans la mesure où il est évoqué par Grégoire de Tours. Cette proposition la conduit à supposer probable l'existence d'une communauté chrétienne dès la seconde moitié ou la fin du IV^e siècle³³.

En dehors des édifices, et à l'échelle de la Loire-Atlantique, les témoignages chrétiens anciens traditionnellement évoqués se résument à deux éléments :

- une agrafe à médaillon circulaire, trouvée dans la Loire, et représentant l'empereur Constantin, sa mère, sa demi-sœur et ses fils, l'ensemble étant surmonté d'un chrisme et daté des années 325/330³⁴. Mais cet objet renvoie sans doute, plus simplement, à la famille impériale ;

25. Cf. aussi LA NICOLLIÈRE, Stéphane de, « Considérations sur les origines religieuses du diocèse et de la cathédrale de Nantes », *Bulletin de la Société archéologique et historique de Nantes et de Loire-Inférieure*, 3, 1863, p. 221-233 ; CABROL, Fernand, LECLERCQ, Henri, dom., « Nantes », dans *Dictionnaire d'archéologie chrétienne et de liturgie*, Paris, t. 12, 1^{re} partie, 1935, p. 624-692.

26. PIETRI, Luce, AUBIN, Gérard, « Pays de la Loire », dans *Les premiers monuments chrétiens de la France. 2 : Sud-Ouest et Centre*, Paris, Picard, 1996, p. 211-218.

27. *Historia Francorum*, p. 16 ; *In gloria martyrum*, p. 59.

28. *Carmina*, III, p. 6, 7 et 9.

29. MERLET, René, (éd.), *La Chronique de Nantes (570 environ-1049), publiée avec une introduction et des notes*, Paris, 1896.

30. *Id.*, *La Chronique de Nantes...*, p. XXXVI, XXXIII, LIX ; PIETRI, Luce, « Nantes », dans *Topographie chrétienne...*, p. 83-84.

31. GUILLLOT, Hubert, « Genèse de l'Indiculus de Episcoporum depositione », dans *Mondes de l'Ouest et villes du monde, Regards sur la sociétés médiévales. Mélanges en l'honneur d'André Chédeville*, Rennes, 1998, p. 136-138.

32. DUCHESNE, Louis, *Fastes épiscopaux de l'ancienne Gaule*, t. II, *l'Aquitaine et les Lyonnaises*, Paris, 1910, p. 360-371.

33. PIETRI, Luce, « Nantes », dans *Topographie chrétienne...*, p. 88 ; cf. aussi CHÉDEVILLE, André, GUILLLOT, Hubert, *La Bretagne des saints et des rois, V^e-X^e siècle*, Rennes, 1984 ; PIETRI, Luce, AUBIN, Gérard, « Pays de la Loire », dans *Les premiers monuments chrétiens...*

34. LAFAURIE, Jean, « Communication sur un médaillon conservé au musée Thomas Dobrée à Nantes », *Bulletin de la Société française de numismatique*, 11, 1956, p. 10-11 ; *Id.*, « Médaillon constantinien », *Revue numismatique*, 17, 1955, p. 227-250, pl. IX-XI.

- une inscription chrétienne³⁵, découverte en 1869 lors de la construction d'une chapelle des dames de la Retraite, à l'angle de la place de la Préfecture³⁶ (figure 3). Gravée sur marbre rose et incomplète, elle porte le texte suivant : « [...]scitbonae / [...]alisfiliado / [...]peretis sub [...] ». Soit : « [= Hic requie]scit bonae / [memoriae Vi ?]talis filia Do / [...] eretis sub / [die...] »³⁷. La graphie et le formulaire incitent à dater cette inscription du courant du VI^e siècle.



Figure 3 : inscription chrétienne découverte en 1869 à Nantes, place de la Préfecture (PARENTEAU, Fortuné, « Inscription et tombeaux chrétiens... »)

À cette courte liste s'est parfois ajouté un jeton en bronze, découvert dans l'agglomération antique de Mauves-sur-Loire (Loire-Atlantique) et décoré d'un poisson alors considéré comme un symbole chrétien. Une révision récente des collections a permis, en fait, d'identifier un potin gaulois³⁸.

35. HIRSCHFELD, Otto, *Corpus Inscriptionum Latinarum...*, 3136.

36. LA NICOLLIÈRE, Stéphane de, « Essai historique sur l'église des Cordeliers de Nantes détruite en 1874 », *Bulletin de la Société archéologique et historique de Nantes et de Loire-Inférieure*, 16, 1877, p. 169.

37. PARENTEAU, Fortuné, « Inscription et tombeaux chrétiens », *Bulletin de la Société archéologique et historique de Nantes et de Loire-Inférieure*, 10, 1870, p. 18-19 ; LE BLANT, Edmond, *Nouveau recueil des inscriptions chrétiennes de la Gaule antérieures au VIII^e siècle*, Paris, 1892, n° 21.

38. HYVERT, Jacques, « Loire-Atlantique. Mauves-sur-Loire. État des travaux en 1978 », *Archéologie en Bretagne*, 20-21, 1978-1979, p. 86.

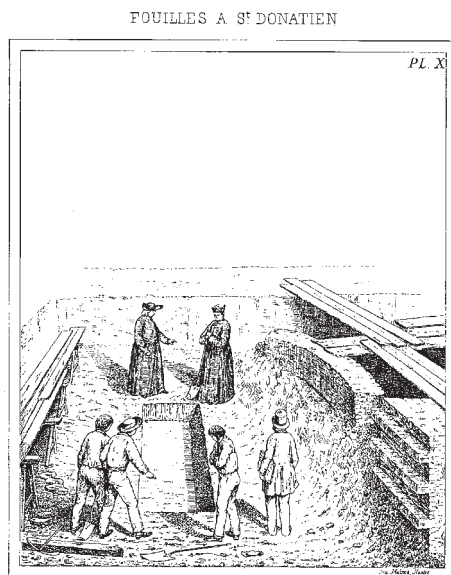
Les études sur les édifices chrétiens

Les premières descriptions d'édifices religieux remontent à 1636, date de l'itinéraire de Bretagne rédigé par François-Nicolas Baudot, dit Dubuisson-Aubenay. Il y décrit, de manière plus ou moins détaillée suivant les cas, la cathédrale et la collégiale Notre-Dame puis les paroisses, chapelles et monastères ou encore les églises des environs et des faubourgs, et fait même état de découvertes archéologiques³⁹.

Les fouilles concernant les lieux de cultes se développent surtout dans le dernier tiers du XIX^e siècle et au début du XX^e siècle et sont liées à des travaux d'aménagement urbain ou à des reconstructions d'églises. Elles sont imputables à trois

précurseurs de l'archéologie nantaise : l'abbé Abel Cahour, le chanoine Georges Durville⁴⁰ et Léon Maître, archiviste en chef de la Loire-Inférieure⁴¹ (figure 4). Tous trois interviennent sur le terrain en des lieux distincts, et des polémiques sur l'interprétation de certains vestiges vont d'ailleurs opposer L. Maître aux deux ecclésiastiques.

Le dossier des édifices des premiers temps chrétiens à Nantes a été plusieurs fois ouvert ces dernières années, de manière assez sommaire⁴² ou plus détaillée⁴³. Après d'autres, et suivant la même méthode que celle mise en œuvre par Ph. Guigon, j'en propose, dans les lignes qui suivent, une énième relecture. Au préalable, deux difficultés principales méritent toutefois d'être soulignées, qui nuisent évidemment à une synthèse aussi ample qu'on pourrait le souhaiter. La première tient bien évidemment à une documentation primaire qui est ancienne et sou-



1^{er} Septembre 1873

Figure 4 : les fouilles de Saint-Donatien en 1873 (CAHOUR, Abel, PETIT, Louis, KERVILLER, René, ANIZON Paul, « Compte-rendu des fouilles faites à Saint-Donatien en 1873 », *BSAHNLI*, 13, 1874, planche x)

39. DUBUISSON-AUBENAY, François-Nicolas Baudot, dit, *Itinéraire de Bretagne en 1636 d'après le manuscrit original avec notes et éclaircissements par Léon Maître et Paul de Berthou*, t. II, Nantes, 1902 ; CROIX, Alain (coord.), *La Bretagne d'après l'itinéraire de monsieur Dubuisson-Aubenay*, Rennes, PUR, Société d'histoire et d'archéologie de Bretagne, 2006.

40. GUIGON, Philippe, « L'archéologie mérovingienne en soutane à Nantes : l'abbé Abel Cahour (1812-1902) et le chanoine Georges Durville (1853-1943) », VI^e journée d'archéologie mérovingienne. Rennes (22-24 juin 1984), *Bulletin de liaison. Association française d'archéologie mérovingienne*, 8, 1984, p. 36-38.

41. MONTEIL, Martial, « Léon Maître (1840-1926). Archéologue et archiviste de la Loire-Inférieure », dans *Actes de la table-ronde « Histoire de l'archéologie régionale et de la constitution des collections »*, Nantes 2006 et Lorient 2007, à paraître.

42. PIETRI, Luce, « Nantes », dans *Topographie chrétienne..* ; BARRAL i ALTET, Xavier, « Nantes », dans *Les premiers monuments chrétiens de la France. 2 : Sud-Ouest et Centre*, Paris, Picard, 1996, p. 217-229.

43. GUIGON, Philippe, *Les sites religieux et fortifiés...* ; *Id.*, *Les églises du haut Moyen Âge en Bretagne*, t. 1, Saint-Malo, CeRAA, suppl. T, 1997 ; MILLET, Sébastien, *Les premières implantations chrétiennes à Nantes*, mémoire de maîtrise d'histoire, université de Nantes, dir. Corinne BECK, 1999.

vent trop imprécise. La seconde est liée au manque d'éléments de comparaison à l'échelle de la région des Pays de la Loire : les autres fouilles ayant révélé des édifices religieux présumés dater de l'Antiquité tardive ou de l'époque mérovingienne sont pour la plupart aussi anciennes qu'à Nantes. Pour la période récente, on ne peut s'appuyer que sur quelques trop rares travaux pour disposer de jalons chronologiques et de plans fiables. Il en est ainsi, en Mayenne, des fouilles menées à Jublains sur l'église Saints Gervais et Protais, dont le premier état pourrait être daté du VI^e siècle⁴⁴, et de celles conduites à Entrammes qui ont révélé, à l'emplacement de thermes comme dans le cas précédent, une église malheureusement mal datée⁴⁵. Dans le Maine-et-Loire, on ne peut guère citer que les fouilles de la collégiale Saint-Martin d'Angers, reprises à compter de 1989-90 par le Service archéologique départemental, qui sont inédites, mais ont permis d'observer une première église datée du V^e ou du VI^e siècle. Enfin, en Loire-Atlantique, on peut signaler la basilique des Champs-Saint-Martin à Rezé, récemment découverte⁴⁶.

LES ÉDIFICES INTRA MUROS

Au début du XVII^e siècle, Nantes compte dix paroisses, dont huit existent depuis au moins le XII^e siècle – Saint-Laurent, Sainte-Radegonde, Saint-Aubin ou Saint-Vincent, Sainte-Croix, Saint-Denis, Saint-Saturnin, Saint-Jean et Notre-Dame –, et deux apparaissent au XIII^e siècle – Saint-Léonard, qui remplace Saint-Cyr détruite par l'enceinte de Pierre Mauclerc vers 1226, et Saint-Nicolas⁴⁷. Cette ancienneté relative, et le fait que les églises afférentes portent des dédicaces d'origine possiblement alto médiévale, ont fait considérer certaines d'entre elles comme étant mérovingiennes (*figure 1*).

La cathédrale

Les informations dont on dispose sur la cathédrale Saint-Pierre et Saint-Paul de l'Antiquité tardive et du haut Moyen Âge relèvent quasi exclusivement des sources textuelles, et plus particulièrement de poèmes rédigés par Venance Fortunat durant la seconde moitié du VI^e siècle⁴⁸. Ceux-ci nous apprennent tout d'abord que la cathédrale fut édifiée sous l'évêque Eumerius, vers 533-548, mais achevée et inaugurée par son successeur et fils, Félix, entre 559 ou 566 et 573. Le poète, qui finira sa vie comme évêque de Poitiers, nous donne en outre une description dithyrambique de

44. DIEHL, René, « Les thermes de Jublains », publié avec notes par Jacques NAVEAU, *La Mayenne : archéologie, histoire*, 6, 1984, p. 57-78 ; NAVEAU, Jacques, « Entrammes. Église Saint-Étienne », dans *Les premiers monuments chrétiens de la France. 2 : Sud-Ouest et Centre*, Paris, Picard, 1996, p. 244-249.

45. *Id.*, « Les thermes d'Entrammes (Mayenne) », *Revue archéologique de l'Ouest*, 9, 1992, p. 129-159 ; *Id.*, « Jublains. Église Saint-Gervais Saint-Protais », dans *Les premiers monuments chrétiens de la France. 2 : Sud-Ouest et Centre*, Paris, Picard, 1996, p. 250-253.

46. PIRAULT, Lionel, « La basilique paléochrétienne des Champs-Saint-Martin à Rezé, premiers éléments de recherche », *Bulletin de la Société archéologique et historique de Nantes et de Loire-Atlantique*, 137, 2002, p. 81-87.

47. CROIX, Alain (coord.), *La Bretagne...*, p. 563-567 et notes.

48. Pour le détail cf. REYDELLET, Marc, « La cathédrale de Nantes au VI^e siècle, vue par un contemporain », dans Xavier BARRAL i ALTET (dir.), *Artistes, artisans et production artistique en Bretagne au Moyen Âge*, Rennes, 1983, p. 313-314 ; PIETRI, Luce, « Nantes », dans *Topographie chrétienne...*, p. 88-91 ; GUIGON, Philippe, *Les sites religieux et fortifiés...*, p. 44-51.

Ces mêmes fouilles, ainsi que celles menées en 1913 sur le flanc nord, ont en outre livré quelques fragments de céramique dérivée de sigillée paléochrétienne⁵⁵ ainsi que plusieurs éléments d'architecture (colonnes cannelées, chapiteaux, entablement) attribuables au VI^e siècle⁵⁶, qui peuvent provenir de la cathédrale primitive tout comme d'un édifice voisin (*infra*, Saint-Jean du Baptistère) (figure 6).

L. Pietri note que l'on ne sait rien d'une cathédrale antérieure, sauf à se fonder sur des légendes⁵⁷. Elle rappelle également l'existence d'un possible *oratorium* évoqué par Grégoire de Tours, celle de cuves baptismales signalées par Venance Fortunat et, enfin, le fait que l'on ignore tout de la localisation de la demeure épiscopale avant le XII^e siècle⁵⁸. À ce propos toutefois, G. Durville proposait de la situer à l'emplacement du château des Ducs, sans arguments réellement fondés⁵⁹.

Si l'on en juge par les dates proposées pour les cathédrales des évêchés voisins (Tours vers 337/370, Le Mans peut-être à la fin du IV^e ou dans le courant du V^e siècle, Rennes à une date inconnue, Angers sans doute avant 470 et Vannes avant 461⁶⁰), ainsi que par l'existence d'un évêque assez sûrement attesté à partir de la fin du IV^e siècle, il est vraisemblable que Nantes devait disposer d'une cathédrale dès au moins le courant du V^e siècle, antérieure donc à celle de Félix : mais rien ne permet, en l'état de la documentation, de la situer. Au VI^e siècle, en tout cas, celle-ci est localisée peu ou prou à l'emplacement de la cathédrale actuelle, c'est-à-dire en limite nord-est de la ville, contre l'enceinte et, ce n'est sans doute pas un hasard, sur un point culminant et aux abords immédiats d'une des portes principales d'origine antique (celle dite de Saint-Pierre) (figure 1).



Figure 6 : chapiteau composite du VI^e siècle en marbre blanc (L. 48 cm ; l. 40 cm ; ép. 40 cm) découvert, en 1848, lors de travaux menés dans la cathédrale (cl. H. Neveu-Dérottrie, musée départemental Dobrée, Conseil général de Loire-Atlantique, Nantes) (cf cahier couleur - p. I)

55. COSTA, Dominique, « Le décor architectonique à l'époque mérovingienne dans le pays nantais. Le décor de terre cuite », *Bulletin de la Société archéologique et historique de Nantes et de Loire-Atlantique*, 98, 1959, p. 173-193

56. MONTFORT, Jules, « Compte rendu des fouilles... » ; LEGENDRE, Alfred, « Documents pour servir à l'histoire... », p. 25-26, 35-36 ; *Id.*, « Nantes à l'époque gallo-romaine... », p. 67-68 ; DURVILLE, Georges, *Les fouilles de l'évêché de Nantes...*, p. 222-264 ; COSTA, Dominique, *Nantes. Musée Th. Dobrée. Art mérovingien*, Paris, 1964, p. 188-197 ; BARRAL i ALTET, Xavier, « Nantes », dans *Les premiers monuments...*

57. CABROL, Fernand Dom, LECLERCQ, Henri, « Nantes », dans *Dictionnaire...*, col. 666-667.

58. PIETRI, Luce, « Nantes », dans *Topographie chrétienne...*, p. 91.

59. DURVILLE, Georges, *Les fouilles de l'évêché de Nantes 1910-1913...*, p. 5-10.

60. PIETRI, Luce, « Nantes », dans *Topographie chrétienne...*

L'église Saint-Jean du Baptistère

Cadres de la découverte

Immédiatement au nord de la cathédrale, des travaux d'aménagement ont conduit, en 1868, à la découverte fortuite d'un bassin interprété comme une cuve baptismale⁶¹. Entre 1910 et 1911, la destruction de l'évêché, appuyé au nord-est contre cette même cathédrale, et la création d'un square ont été l'occasion d'observations et de fouilles sur une surface d'environ 1 200 m², complétées par quelques découvertes plus ponctuelles en 1912 et 1913 (*figures* 7, 8). Le chanoine G. Durville en a fourni, outre un bref résumé⁶², deux compte-rendus détaillés assez similaires à quelques variantes près⁶³. Ces travaux ont fait naître une polémique avec L. Maître, qui débute par voie de presse⁶⁴ puis se poursuit sous la forme d'articles⁶⁵.

Sur l'espace fouillé, G. Durville a reconnu :

- les bases d'un édifice qu'il a attribué à l'évêché du XII^e siècle, et des bâtiments annexes, le long de la rue de l'Évêché, qu'il date du XVI^e siècle⁶⁶,
- la courtine de l'enceinte antique sur 25 m de long ainsi que des portions d'enceintes plus tardives, d'époques médiévale et moderne⁶⁷ ; les fondations de la porte antique et médiévale de Saint-Pierre, montrant que celle-ci s'inscrivait à l'emplacement d'une voie empierrée antérieure⁶⁸,
- une partie d'un cimetière médiéval avec sarcophages de calcaire, tombes en ardoises, en cercueil ou en pleine terre⁶⁹.

Mais l'essentiel, pour ce qui concerne notre sujet, consiste en la découverte d'un vaste édifice de forme allongée, orienté est-ouest, et incluant deux bassins dont celui qui avait été une première fois dégagé par l'abbé Cahour⁷⁰. Le texte est accompagné de plans précis et cotés et de quelques photographies.

61. CAHOUR, Abel, « Découverte du baptistère primitif de la cathédrale de Nantes », *Bulletin de la Société archéologique et historique de Nantes et de Loire-Inférieure*, 15, 1876, p. 273-285.

62. DURVILLE, Georges, « Compte-rendu des fouilles faites en 1910-1911 à l'Évêché de Nantes », *Bulletin archéologique du Comité des travaux historiques et scientifiques*, 1911, p. CVII-CXIV, CXXII-CXXIII, CXLII-CXLIV.

63. *Id.*, « Les fouilles de l'Évêché de Nantes en 1910-1911 », *Bulletin archéologique du Comité des travaux historiques et scientifiques*, 1912, p. 222-264 ; *Id.*, *Les fouilles de l'évêché de Nantes, 1910-1913...*

64. *Id.*, *ibid.*, p. 347-361.

65. MAÎTRE, Léon., « Observations sur les fouilles de la cour de l'Évêché et de la porte Saint-Pierre », *Bulletin de la Société archéologique et historique de Nantes et de Loire-Inférieure*, 54, 1913, p. 469-499 ; *Id.* « Observation sur les baptistères trouvés dans le voisinage de la cathédrale de Nantes », *Bulletin archéologique du Comité des travaux historiques et scientifiques*, 1914, p. LXXII-LXXVI. ; DURVILLE, Georges, « L'ancienne église Saint-Jean-du-Baptistère. Réponse aux observations sur les fouilles de la cour de l'évêché par M. L. Maître », *Bulletin de la Société archéologique et historique de Nantes et de Loire-Inférieure*, 56, 1914, p. 57-140.

66. *Id.*, *Les fouilles de l'évêché de Nantes, 1910-1913...*, p. 5-59.

67. *Id.*, *ibid.*, p. 59-86.

68. *Id.*, *ibid.*, p. 105-167.

69. *Id.*, *ibid.*, p. 86-105.

70. *Id.*, *ibid.*, p. 167-245 ; *Id.*, « Les fouilles de l'Évêché de Nantes en 1910-1911 », p. 239-264.

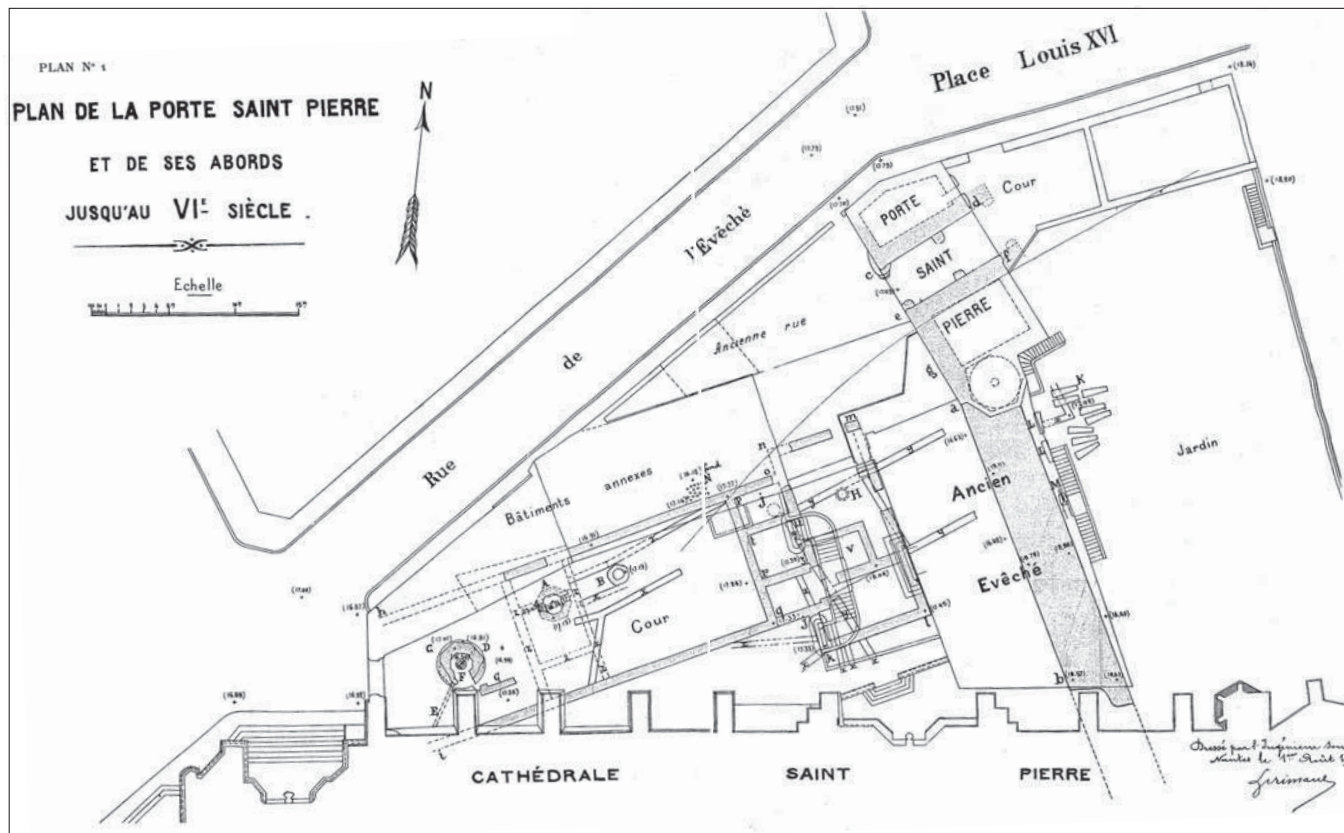


Figure 7 : plan des fouilles conduites par G. DURVILLE aux abords de la porte Saint-Pierre (Durville, Georges, *Les fouilles de l'évêché de Nantes 1910-1913...*, plan n° 1)

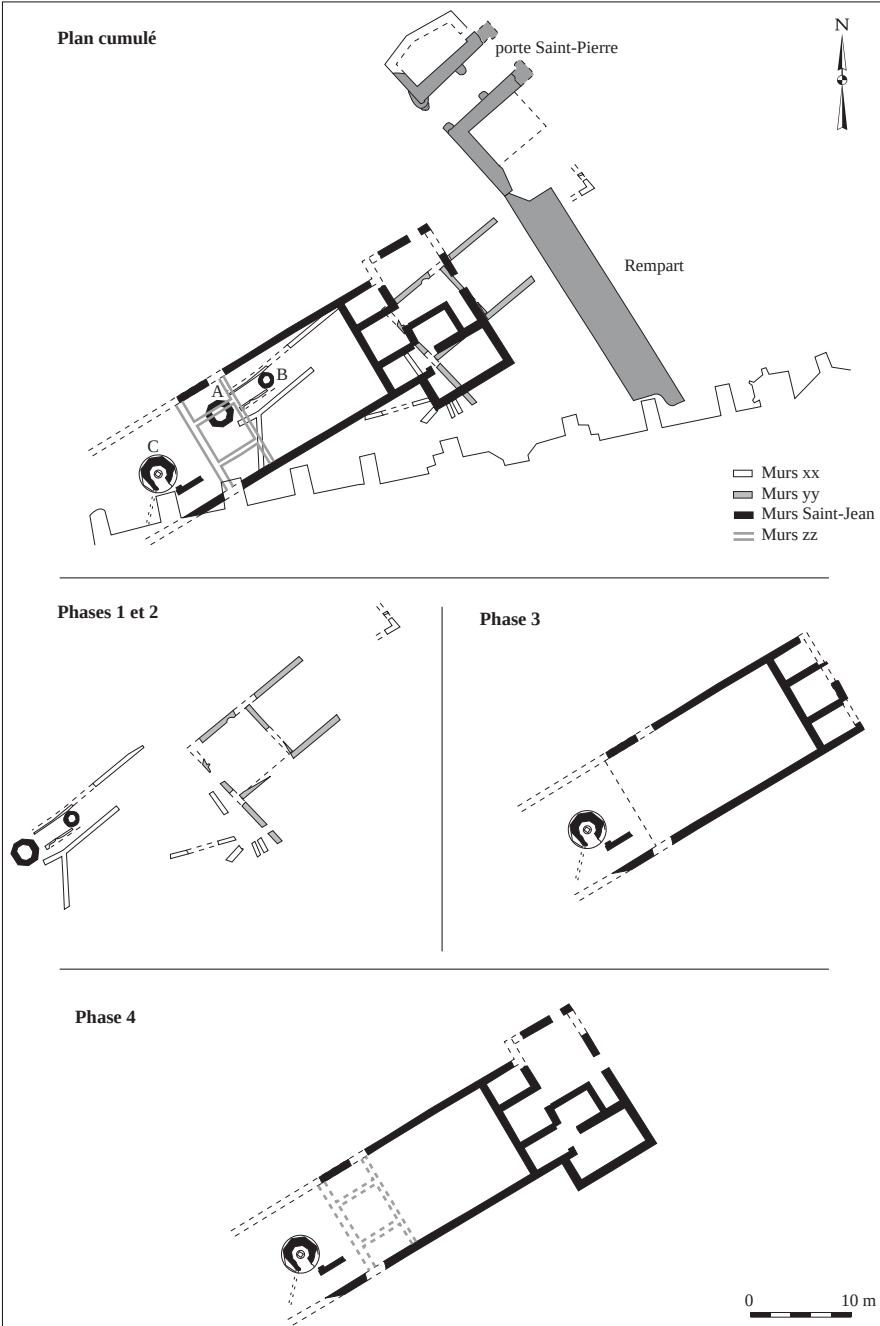


Figure 8 : plan cumulé des vestiges de Saint-Jean du Baptistère et proposition renouvelée d'évolution (réal. M. Monteil, d'après DURVILLE, Georges, *Les fouilles de l'évêché de Nantes 1910-1913...*)

Description des murs mis au jour

Murs d'époque ancienne

G. Durville n'accorde que peu d'importance aux murs les plus anciens reconnus, qu'il classe toutefois en deux groupes : ceux, notés xx, aux orientations diverses et « de construction grossière et de mortier jaune » et ceux, notés yy, « faits de bonne maçonnerie [...] attribuables à l'art romain », principalement reconnus du côté est. En l'état de la documentation, ces murs ne permettent aucune restitution de plan, mais on remarquera, à la suite de G. Durville, que l'essentiel de leurs orientations est biaisé par rapport à la courtine de l'enceinte tardive (qui en recoupe d'ailleurs certains), mais plus ou moins parallèle à l'axe de la porte Saint-Pierre, lui-même conditionné par l'existence d'une voie antérieure.

Un édifice à plan en Tau

Pour G. Durville, les murs postérieurs forment un ensemble assez homogène, constitué d'un édifice de forme rectangulaire (hijo), orienté est-ouest (la « nef »), et équipé, côté est, d'un « chevet » (klmn) donnant à l'ensemble l'allure d'un bâtiment à plan en Tau. G. Durville note que sous l'ancien portail, à l'ouest, un mur de facture différente des précédents pourrait avoir marqué la limite occidentale. Les murs sont édifiés en petit appareil, larges de 0,60 m et conservés sur 0,15 à 0,60 m de haut.

L'ensemble ainsi défini mesure donc au minimum 25 m de long (30 m si l'on admet l'hypothèse de G. Durville d'une fermeture à l'ouest sous l'ancien portail de l'évêché). La largeur, constante, est de 9,50 m, soit une surface de 237,5 à 285 m². Le « chevet » perpendiculaire mesure quant à lui 9 x 16 m (144 m²).

La « nef » intègre en outre dans sa largeur deux ensembles de trois petites pièces de plan similaire. Le plus occidental (le « chœur ») est considéré par G. Durville comme contemporain de la grande salle, mais il note toutefois que son mur oriental (dp) n'est pas chaîné aux murs nord et sud. L'ensemble situé plus à l'ouest (zz) est par contre édifié sur le sol de la « nef ».

Le sol reconnu dans l'aire rectangulaire est constitué d'un radier de pierres reposant sur le sol naturel et surmonté par « un ciment rouge de 0,15 m d'épaisseur [incluant] des carreaux de dimensions diverses, des briques et des débris de tuiles à rebord » (béton de tuileau). A. Cahour avait repéré, au contact de ce béton, « un assez long reste de carrelage en briques », qui pourrait correspondre à l'aspect original du sol ou à un deuxième état⁷¹.

Ce sol accuse une pente sensible d'est en ouest, d'environ 0,25 m sur une distance de 20 m, soit 1,25 %. Celle-ci semble bien conforme à celle de la rue qui flanque l'édifice au nord et se dirige vers la porte Saint-Pierre.

À l'est, le « chevet » est d'une apparence plus complexe. G. Durville lui-même note que son pourtour complet n'a pu être défini avec toute la précision requise, particulièrement au nord où les murs dessinés sur le plan ont été repérés en 1910, mais non confirmés en 1911 où ils sont apparus davantage détruits. Il indique également que des restes de sols en carreaux de terre cuite et en béton de tuileau ont été identifiés à des altitudes différentes et que l'espace noté v est dominant et construit en

71. CAHOUR, Abel, « Découverte du baptistère primitif... », p. 278-279.

« murs d'une structure plus mauvaise ». La fouille de cet espace n'a fourni que des céramiques sigillées. Il conclut toutefois que l'ensemble de ce secteur domine la « nef », d'environ 15 cm (la seule cote portée sur le plan).

Cet espace complexe est séparé par environ 8 m de la courtine de l'Antiquité tardive, au pied intérieur de laquelle « une aire cimentée » a été repérée sur toute la longueur, conservée sur 1,10 m de large et faite d'un radier de pierres surmonté d'un niveau de mortier et fragments de tuiles⁷². Il pourrait s'agir des restes d'une rue, formant une rocade périphérique interne.

Les deux « baptistères » occupent quant à eux, à une distance d'environ 6 m l'un de l'autre, la partie occidentale de la « nef ». La cuve A et le puits B sont recouverts par le sol de tuileau, et aucun autre sol ou mur n'a été mis en évidence aux alentours. Le bassin C, par contre, est contemporain de l'établissement du sol de tuileau et est placé dans l'axe de la « nef ».

Les deux « baptistères »

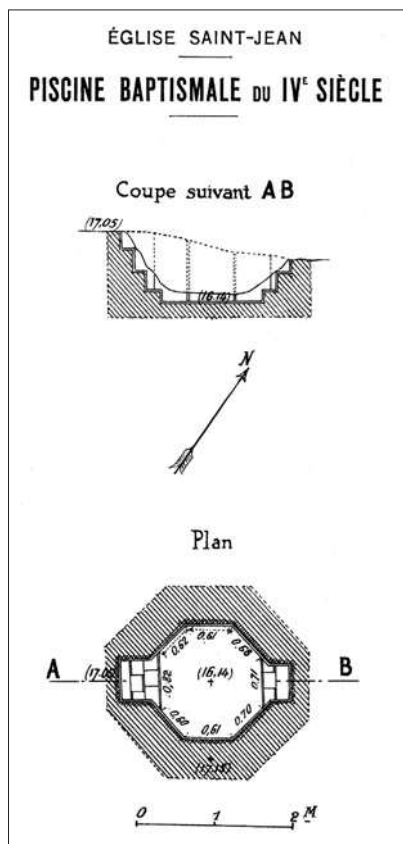


Figure 9 : plan et coupe du baptistère A (DURVILLE, Georges, *Les fouilles de l'évêché de Nantes 1910-1913...*, plan n° 5)

La cuve A, mise au jour par G. Durville, s'inscrit dans un creusement de forme octogonale et d'un diamètre de 2,56 m, contre les parois duquel un mur de 0,50 m de large a été construit en appui, définissant une cuve octogonale dont le fond est établi sur le rocher (*figures 9, 10*). Cette cuve, dont les pans mesurent entre 0,60 et 0,71 m, a un diamètre moyen de 1,56 m pour 0,93 m de profondeur. Elle est équipée, à l'est et à l'ouest, de deux escaliers de 4 marches, dont une palière. L'ensemble est entièrement tapissé de béton de tuileau avec baguettes arrondies aux angles. G. Durville, notant l'absence de système d'alimentation et d'évacuation, met ce bassin en relation avec le puits B (7,30 m de profondeur pour 1,05 à 1,30 m de diamètre intérieur) et avec un aménagement de dalles de chant à l'ouest, interprété comme un drain. L'antériorité du bassin par rapport au sol avoisinant est attestée par son arasement partiel, un comblement constitué de ses propres débris et son recouvrement par ledit sol.

72. DURVILLE, Georges, *Les fouilles de l'évêché de Nantes 1910-1913...*, p. 63 et 320-321.



Figure 10 : vue du baptistère A peu après sa découverte (coll. L. Ménanteau)

Le bassin C a été découvert une première fois en 1868, mais n'a été publié qu'en 1876⁷³ (figures 11, 12). Il a été décrit de manière plus précise, et en certains points contradictoires, par G. Durville⁷⁴, auquel nous attribuons davantage de crédit (figures 13, 14). Sa fondation se présente sous la forme d'un bloc circulaire de maçonnerie de 3,60 (ou 3,65 m) de diamètre et 0,70 m (ou 1 m) de hauteur, construit en pierres et mortier et qui repose sur le sol naturel. Cette maçonnerie est marquée par un premier mur annulaire extérieur (l. 0,60 m), enduit de mortier blanc sur ses deux parements ; mais les fouilles menées jusqu'au rocher n'ont pas révélé de sol du côté du parement extérieur.

Un second mur annulaire intérieur, large de 0,40 m, englobe une cuve de forme octogonale. Ses parois sont construites en briques, dont les assises supérieures débordent de toutes parts sur le massif, sur un diamètre d'environ 3,35 m, et dessinent un plan également octogonal. Le sol de béton de tuileau de la « nef » vient s'appuyer contre la limite extérieure de cet octogone.

Au centre, quatre des pans conservés de la cuve octogonale mesurent 0,72 m et le cinquième 0,61 m. Le diamètre intérieur est d'environ 1,75 m pour une profondeur conservée de 0,40 m. Au fond, deux couches de béton de tuileau successives ont été reconnues, mais la présence de nombreux fragments de marbre blanc, rouge et violet, dont certains encore en place en 1868, permet de restituer un revêtement de ce type pour l'ensemble, y compris l'escalier d'accès. Au fond toujours, et en position centrale, émergeait le sommet d'une colonne de calcaire en réemploi (diamètre 0,80 m et hauteur 0,40 m), dont la surface comportait deux creusements successifs : le plus ancien destiné au passage d'un tuyau de plomb destiné au remplissage (depuis le nord) et à l'évacuation (vers le sud) « par un trou perforé dans l'une des dalles »

73. CAHOUR, Abel, « Découverte du baptistère primitif... ».

74. DURVILLE, Georges, *Les fouilles de l'évêché de Nantes 1910-1913...*, p. 211-215.

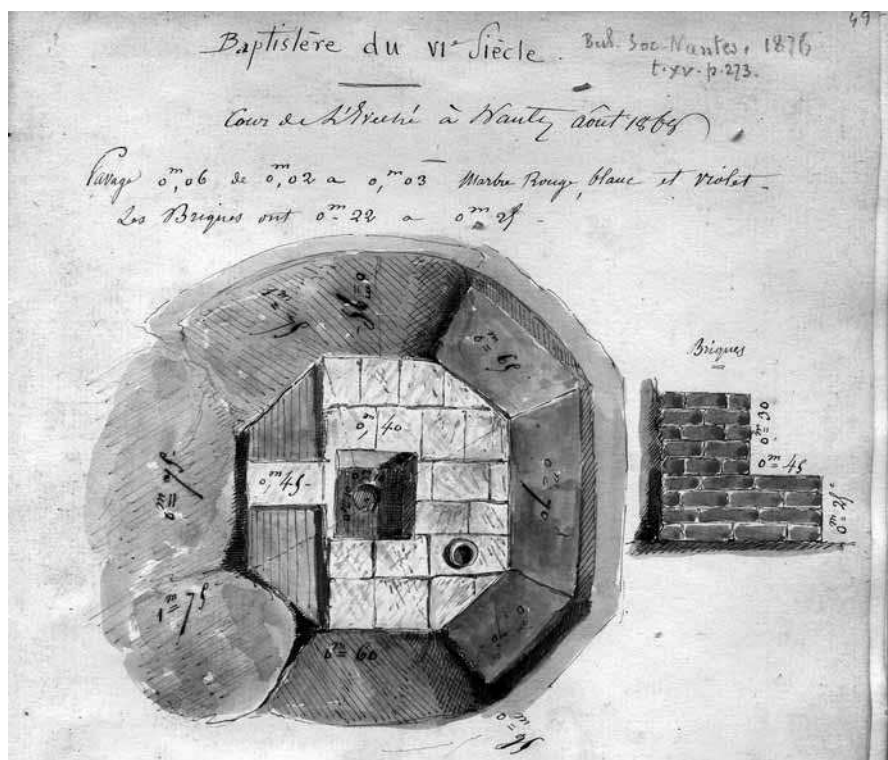


Figure 11 : dessin original (1868) du baptistère C par F. Parenteau (Archives Parenteau, inv. 997.11.10., f° 49, musée départemental Dobrée, Conseil général de Loire-Atlantique, Nantes) (cf cahier couleur - p. I)



Figure 14 : vue du baptistère C peu après sa redécouverte par G. Durville (coll. L. Ménanteau)

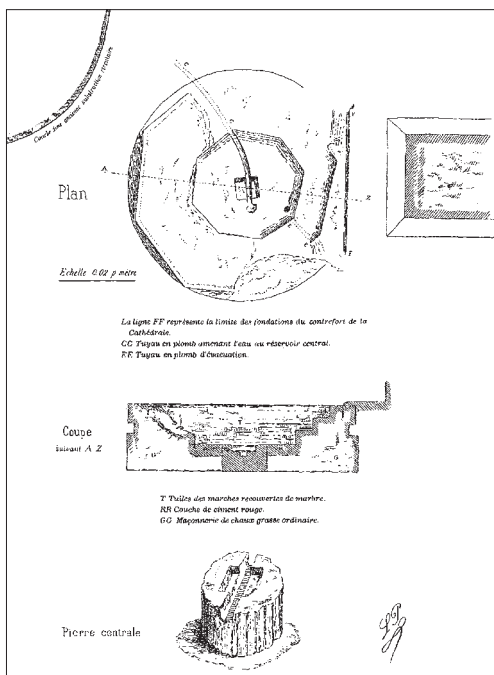


Figure 12 : plan et coupe du baptistère C, dessinés par L. Petit en 1868 (CAHOUR, Abel, « Découverte du baptistère primitif... », p. 274-275)

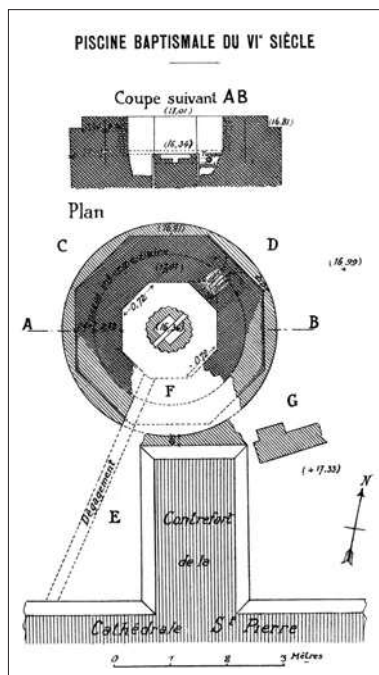


Figure 13 : plan et coupe du baptistère C (DURVILLE, Georges, *Les fouilles de l'évêché de Nantes 1910-1913...*, plan n° 6)

et le plus récent correspondant à une cavité carrée de 40 cm de côté pour 9 cm de profondeur. Les dimensions de cette dernière interdisent d'y reconnaître la trace d'un scellement et G. Durville a bien noté que l'absence de trace de béton de tuileau en son sein suggérait d'y voir un creusement postérieur à l'enduit du fond.

A. Cahour notait que l'accès au bassin se faisait « par trois marches en briques superposées, de 20 c. à 21 c. d'élévation chacune. Ces marches régnaient dans tout le pourtour intérieur de la cuve, bien que plusieurs fussent endommagées, et elles prenaient la forme de l'octogone ». Mais ces marches avaient disparu en 1911 et G. Durville propose de ne restituer qu'un seul escalier du côté sud là où le bassin est cassé par le contrefort de la cathédrale gothique. Ce fait est confirmé par les relevés de F. Parenteau et L. Petit ainsi que par L. Maître qui note, pour l'avoir vu, que l'on ne descendait dans la cuve que d'un côté⁷⁵.

Les hauteurs de ces marches permettent à G. Durville de proposer une profondeur de 0,60 m. Du même côté sud que l'escalier, il note également la présence d'un mur est-ouest, délimitant vers le nord une salle intérieure (G), large de 2 m à peine et de longueur inconnue, dont le sol était en contre-haut d'environ 0,34 m et qui y donnait accès. Cette remarque pourrait inciter à restituer, à un moment donné, une profondeur de bassin plus importante, voisine de 0,94 m.

Les rares éléments mobiliers mis au jour ne sont pas d'un grand secours en termes de datation. Les fragments de céramique sont nombreux, mais principalement

75. MAÎTRE, Léon, « Observations sur les fouilles de la cour de l'Évêché... », p. 473.

« gallo-romains » (nombreux tessons de sigillée) et les seuls tardifs étudiés depuis lors sont en Dérivée de Sigillée Paléochrétienne du groupe Atlantique. Les éléments d'architecture sont datables du Haut-Empire ou encore, pour certains, du VI^e siècle.

Les interprétations

G. Durville propose de reconnaître là l'église *Sancti Johannis de Baptisterio*, évoquée dans les textes à partir du XI^e siècle, et propose l'évolution suivante, en usant le plus souvent d'une grande prudence de ton (*figure 7*). Ces datations sont, bien sûr, quasiment sans fondement matériel :

- phase 1 : constructions médiocres, remplacées, au III^e siècle, par des murs de meilleure qualité,
- phase 2 : construction, au IV^e siècle, de l'édifice en Tau et de la cuve A. L'absence de sol contemporain n'est pas discutée,
- phase 3 : au VI^e siècle, disparition de la cuve A et construction du bassin C. Pour G. Durville, ce « baptistère » témoigne de deux états successifs, l'un marqué par la cuve dans son état initial (baptême par immersion d'enfants et non pas d'adultes) et l'autre matérialisé par l'emplacement d'un font baptismal à pédicule, ancré dans le trou carré observé sur le sommet de la colonne en réemploi,
- phase 4 : destruction du « chevet » oriental par Alain Barbe-Torte pour protéger la cathédrale des Normands (X^e siècle) ou au moment de la construction de l'Évêché (XII^e siècle). En parallèle, réduction de l'édifice avec construction des trois espaces contigus situés immédiatement à l'est du bassin C,
- phase 5 : reconstruction à la fin du XIV^e ou au début du XV^e siècle de l'extrémité ouest de l'édifice avec un nouveau mur au nord et la base d'un escalier en éventail,
- phase 6 : destruction de l'église dans le courant du XV^e siècle avec la mise en place de la cathédrale gothique.

L. Maître a vivement critiqué l'interprétation de G. Durville, reconnaissant toutefois la qualité de ces observations archéologiques. Sa critique, souvent empreinte de mauvaise foi, le conduisait à voir dans les vestiges mis au jour les restes d'un édifice et de piscines profanes d'époque romaine⁷⁶. Le caractère religieux de l'ensemble n'a plus ensuite été réellement mis en doute, mais de nombreuses hypothèses de restitution et de phasage ont été évidemment proposées, tenant au caractère somme toute lacunaire de la documentation archéologique et à l'absence de contextes stratigraphiques datés par des mobiliers.

Ainsi, J. Hubert, tenant compte de la grande longueur de l'édifice, a proposé d'y voir une église épiscopale, composante d'une cathédrale double dans laquelle aurait été installé ensuite le baptistère A⁷⁷. Ph. Guigon, sans réellement étayer son argumentaire, admet l'hypothèse d'un baptistère édifié au VI^e siècle, dont la cuve A serait contemporaine, tandis que la cuve C ne serait édiflée qu'au IX^e siècle. L'édifice serait ensuite transformé en église paroissiale à une date inconnue⁷⁸. X. Barral i Altet suit plus ou moins cette dernière proposition, ajoutant, sur la base de comparaisons rapides, que les deux baptistères sont contemporains « de la cathédrale de Félix, sans que l'on puisse préciser leur rapport chronologique⁷⁹ ».

76. MAÎTRE, LÉON, « Observations sur les fouilles de la cour de l'Évêché... ».

77. HUBERT, Jean, *L'architecture religieuse en France au haut Moyen Âge*, Paris, 1952, p. 55.

78. GUIGON, Philippe, *Les sites religieux et fortifiés du Haut Moyen Âge...*, p. 51-56.

79. BARRAL I ALTET, Xavier, « Nantes », dans *Les premiers monuments...*, p. 223.

Une nouvelle lecture des vestiges

Le bassin C paraît bien avoir connu, à la lecture de son plan et du détail de sa description, non pas deux états comme on l'admet généralement, mais trois, si l'on considère – ce qui est probable – que le plan dressé par G. Durville (*figure 13*) est plus précis que ceux de F. Parenteau et L. Petit (*figures 11, 12*). La construction de la maçonnerie circulaire englobant la cuve octogonale, avec ses deux murs annulaires, dont l'un enduit de mortier sur ses deux parements, ne peut en effet s'expliquer autrement que par un premier état de bassin de forme circulaire et d'un diamètre de 2 m environ. La cuve octogonale serait donc le signe d'un deuxième état et d'une réduction. Un troisième état, enfin, correspondrait au creusement d'une cavité rectangulaire au fond de la cuve, servant à l'ancrage d'un élément disparu, peut-être une colonne à travers laquelle l'eau aurait circulé.

Cela dit, les deux bassins mis au jour présentent des formes globales qui sont certes connues dans le domaine profane ou païen de l'Empire romain (activités artisanales, bassin d'agrément ou de sanctuaire, etc.), mais sans que, à notre connaissance, des parallèles exacts puissent être proposés. De la même manière, un bassin octogonal semblable aux exemples nantais, à parois de béton de tuileau et plaques de marbre, a été découvert, avec les vestiges d'une salle sur hypocauste, à Cazères (Haute-Garonne). Il a été identifié comme un baptistère, mais P.-A. Février, faute de contexte probant, n'excluait pas qu'il s'agisse d'un bassin profane⁸⁰.

À Nantes, une différence essentielle avec les bassins d'époque romaine tient à la présence d'escaliers et, de fait, ils s'apparentent ainsi à bon nombre de cuves baptismales sûrement identifiées par ailleurs⁸¹, à commencer, pour le type octogonal, par l'exemple voisin de Poitiers⁸². Il n'y a donc guère de raison de remettre en cause leur interprétation.

L'édifice dans lequel s'inscrivent, tout au moins en terme de localisation, les deux cuves baptismales, est vraisemblablement postérieur à l'édification de l'enceinte et, donc, à la fin du III^e siècle (*figure 8*). Son orientation est en effet, comme l'avait noté G. Durville, conforme à celle de la courtine et distincte de celles des murs antérieurs. Son plan a le plus souvent étonné par sa grande longueur et son aspect atypique. Il est vrai qu'aucune comparaison directe ne peut être signalée, dès lors que l'on estime que l'ensemble des murs réunis par G. Durville sont peu ou prou contemporains. On peut toutefois remarquer que, globalement, le plan à nef unique et en Tau se retrouve dans plusieurs édifices paléochrétiens (*figure 15*). Il en est ainsi, pour ne citer que quelques cas, à Alet (Ille-et-Vilaine), pour un édifice daté du début du IX^e siècle⁸³, ou encore dans l'église Saint-Pierre-Lentin d'Orléans, d'époque mérovingienne ou carolingienne⁸⁴. Mais l'exemple le plus proche géographique-

80. FÉVRIER, Paul-Albert, « Cazères. Lieu-dit Saint-Cizy. Monument de Saint-Cizy », dans *Les premiers monuments chrétiens de la France. 2 : Sud-Ouest et Centre*, Paris, Picard, 1996, p. 168-169.

81. KHATCHATRIAN, Armen, *Les baptistères paléochrétiens. Plans, notices et bibliographie*, Paris, 1962 ; *Id.*, *Origine et typologie des baptistères paléochrétiens*, Mulhouse, 1982.

82. FÉVRIER, Paul-Albert, « Poitiers – Baptistère Saint-Jean », dans *Les premiers monuments chrétiens de la France. 2 : Sud-Ouest et Centre*, Paris, Picard, 1996, p. 290-301.

83. LANGOUËT, Loïc, *La cité d'Alet. De l'agglomération gauloise à l'île de Saint-Malo*, Saint-Malo, CeRAA, suppl. S, 1996, p. 96-97.

84. PETIT, Denis, « Orléans. Église Saint-Pierre-Lentin », dans *Les premiers monuments chrétiens de la France. 2 : Sud-Ouest et Centre*, Paris, Picard, 1996, p. 118-121.

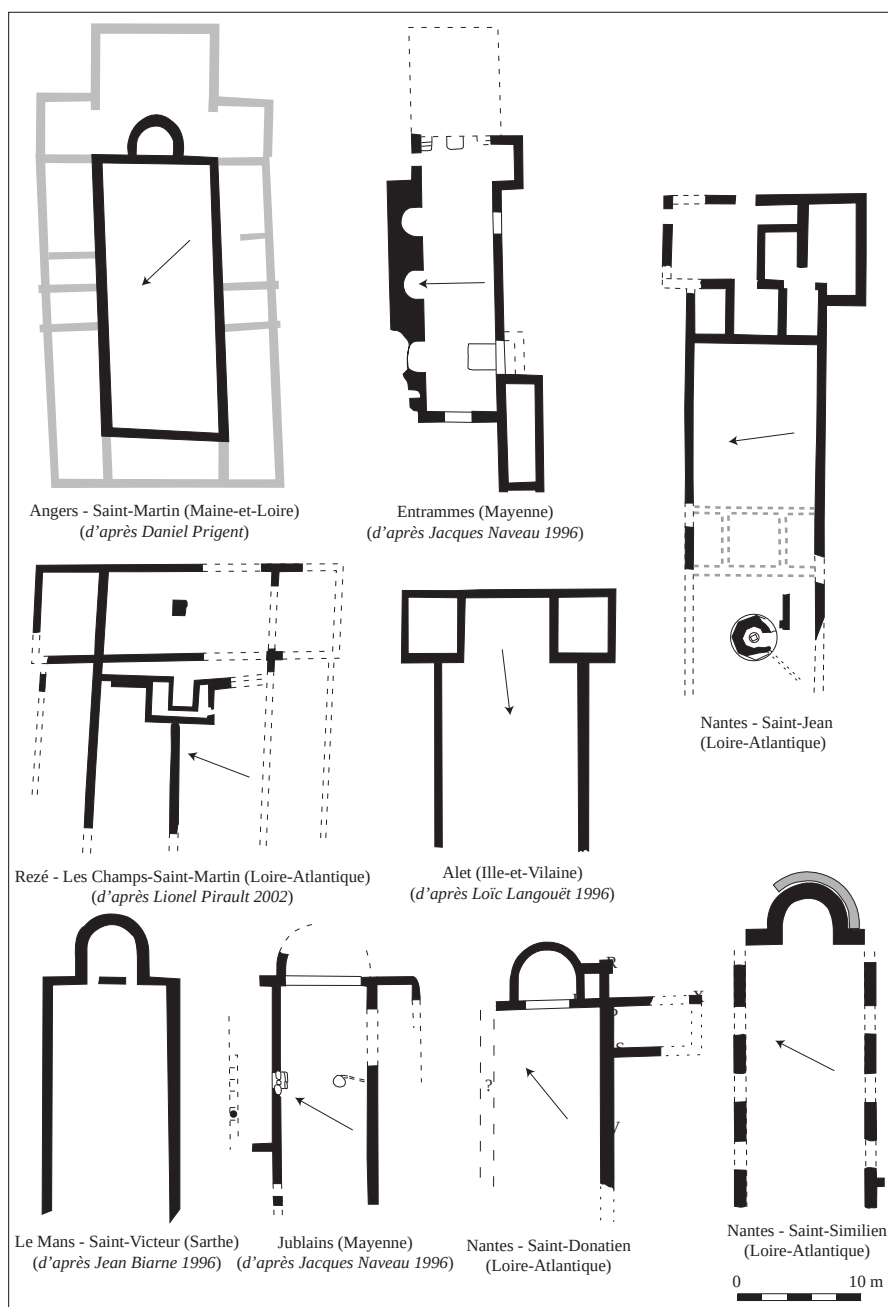


Figure 15 : comparaisons de plan d'édifices religieux du Grand Ouest (réal. M. Monteil)

ment, et le plus ancien, est celui de la basilique récemment découverte à Rezé⁸⁵. Les proportions générales de l'édifice sont, à Nantes, assez voisines, en largeur, de l'église d'Alet, et inférieures à celle de la basilique de Rezé.

Les deux ensembles de trois petites cellules reconnus au sein de ce que G. Durville considère comme la nef, dont l'un est selon lui postérieur à l'autre, trouvent, par contre, bien moins de points de comparaisons (*figure 16*). Sur la place du Ralliement à Angers (Maine-et-Loire), une salle rectangulaire de 8 x 10 m, interprétée comme un édifice religieux du v^e siècle, dispose ainsi au sud-est d'une division tripartite avec espace central carré de 3,20 m de côté, encadré par des salles latérales de 1,90 m⁸⁶. À Digne (Alpes de Haute-Provence), le premier état de la basilique de Notre-Dame-du-Bourg, daté du v^e siècle, se présente sous la forme d'une nef rectangulaire fermée à l'est par deux petites annexes délimitant un espace ouvert à l'ouest et interprété comme un *presbyterium*⁸⁷. Enfin, le baptistère de Poitiers est marqué, dans les premiers temps, par deux salles carrées, l'une baptismale, l'autre servant de narthex avec deux sacristies séparées par un couloir d'entrée⁸⁸. Ce type d'aménagement n'est par contre pas attesté, à notre connaissance, dans des édifices civils.

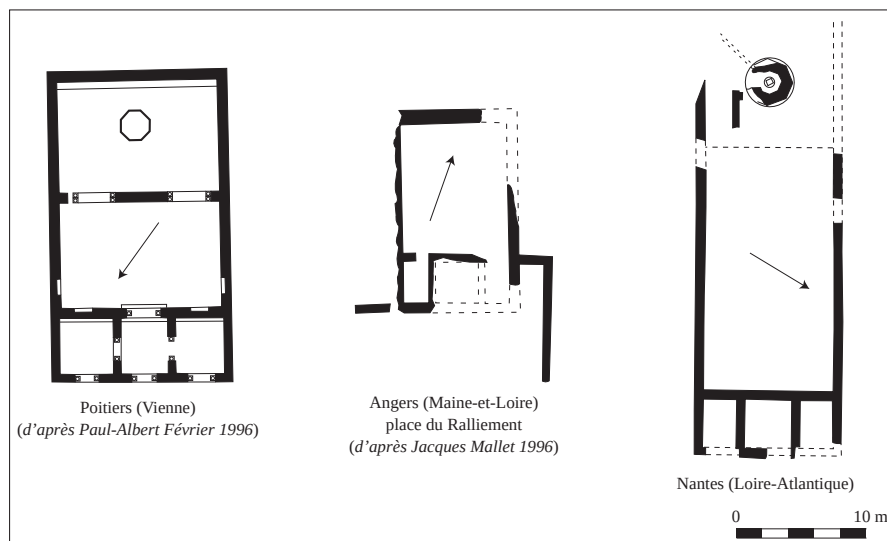


Figure 16 : exemples d'édifices religieux du Grand Ouest avec bloc de trois espaces contigus (réal. M. Monteil)

L'analyse de quelques éléments du plan de Saint-Jean du Baptistère, pris séparément, conduit donc à identifier l'ensemble comme relevant bien d'un édifice religieux et non pas d'une construction profane. Reste à savoir comment cet ensemble a pu évoluer.

85. PIRAULT, Lionel, « La Basilique paléochrétienne des Champs-Saint-Martin à Rezé... ».

86. MALLET, Jacques, « Angers. Place du ralliement », dans *Les premiers monuments chrétiens de la France. 2 : Sud-Ouest et Centre*, Paris, Picard, 1996, p. 238-243.

87. DÉMIANS D'ARCHIMBAUD, Gabrielle, « Digne. Église Notre-Dame du Bourg », dans *Les premiers monuments chrétiens de la France. 1, Sud-Est et Corse*, Paris, Picard, 1995, p. 69-80.

88. FÉVRIER, Paul-Albert, « Poitiers – Baptistère Saint-Jean... ».

Si l'on s'en tient à la description de G. Durville, le bassin A, décentré par rapport aux murs avoisinants, est antérieur au sol de la salle rectangulaire. De fait, il a pu n'entretenir aucun lien avec cette salle et s'inscrire dans le cadre d'un bâti antérieur. C'est ainsi, pour ne citer qu'un exemple, que le baptistère découvert en 2004 à Roanne est établi, à l'origine, dans une petite pièce d'une *domus* construite au III^e siècle⁸⁹. La datation pose question et ne peut objectivement être précisée, même si on est tenté – avec *a priori* – de ne pas le considérer comme antérieur aux plus anciens baptistères de Provence, zone précocement christianisée, c'est-à-dire au courant du V^e siècle⁹⁰.

La cuve baptismale C, dont on a proposé qu'elle présente au moins deux états de construction successifs (cuve circulaire puis octogonale) est bien centrée par rapport à la salle rectangulaire. Il est donc tentant de les considérer comme contemporains et d'y ajouter le bloc de trois cellules le plus oriental, même si G. Durville notait qu'il était construit sur le sol de béton de tuileau. On restitue ainsi un vaste espace rectangulaire de 30 m de longueur maximum, possiblement séparé en deux parties au niveau des murs zz. Cette configuration, aussi acceptable que d'autres propositions, donnerait dès lors à voir deux salles, l'une baptismale à l'ouest, l'autre, à l'est, servant soit de narthex précédé d'une entrée flanquée de deux petites annexes, soit d'église. Dans le premier cas, l'hypothèse serait de pure forme, si l'on ne reconnaissait pas un dispositif très voisin dans le baptistère de Poitiers (figure 16). Dans le second cas, celui d'une église avec baptistère, plusieurs exemples comparables peuvent être cités, par exemple Notre-Dame du Brusac (Alpes-Maritimes)⁹¹, Saint-Hermentaire (Var)⁹² ou encore Saint-Maximin (Var)⁹³. Rien ne permet de trancher entre les deux hypothèses et, ainsi proposé, ce schéma pourrait apparaître, sans certitude, dans le courant du VI^e siècle en lien avec la construction de la cathédrale voisine.

À une époque plus tardive et indéterminée, un chœur à chevet plat, flanqué de deux salles annexes et débordant de la largeur de la nef, serait mis en place, signant la transformation du baptistère en église à plan en Tau, ou un complément apporté à la façade orientale de l'église antérieure. On ne dispose évidemment d'aucune preuve que cette adjonction soit plus tardive, mais on observe que les murs la composant paraissent, à considérer le plan, se surimposer au bloc rectangulaire occidental. Cette église à nef unique pourrait continuer à disposer d'un baptistère situé dans son prolongement, avec une séparation matérialisée par les trois cellules notées zz et un accès complémentaire depuis le sud, au droit d'un petit couloir. Enfin, la disparition de cet ensemble au moins au moment de la construction de la cathédrale gothique (première moitié du XV^e siècle) est un fait acquis.

89. Fouille Monique CÉLESTIN-LE NÉZET, INRAP.

90. GUYON, Jean, *Les premiers baptistères des Gaules (IV^e-VIII^e siècles)*, Rome, Unione internazionale degli Istituti di Archeologia, Storia e Storia dell'Arte in Roma, Conferenze, 17, 2000.1. Notes

91. FÉVRIER, Paul-Albert, FIXOT, Michel, « Châteauneuf-de-Grasse, église Notre-Dame du Brusac », dans *Les premiers monuments chrétiens de la France. 1, Sud-Est et Corse*, Paris, Picard, 1995, p. 100-102.

92. CODOU, Yann, « Draguignan. Église Saint-Hermentaire », dans *Les premiers monuments chrétiens de la France. 1, Sud-Est et Corse*, Paris, Picard, 1995, p. 151-154.

93. GUYON, Jean, « La possible basilique à transept et le baptistère de l'Antiquité tardive de Saint-Maximin », dans *Dumum tuam dilexi, Miscellanea in onore di Aldo Nestori*, Rome, cité du Vatican, 1998, p. 487-507.

Les édifices de date incertaine (figure 1)

L'église royale et collégiale Notre-Dame de Nantes était située au niveau de l'actuelle place Dufournier. On sait qu'elle fut reconstruite par Alain Barbetorte dans la première moitié du ^x^e siècle pour, après plusieurs modifications, être fermée en 1791 et totalement détruite vers 1820⁹⁴. On a supposé qu'elle avait une origine mérovingienne⁹⁵, hypothèse à laquelle il n'y aurait guère lieu de donner crédit si elle n'était renforcée par une observation de Dubuisson-Aubenay. Ce dernier indique en effet dans sa description de cette église : « Il y a aussi sur une porte murailée en la paroy ou muraille australe de l'église, par dehors, des croix taillées et effigies en demi-relief moulées, de couleur rouge, en pierre cuite, qui est la représentation d'Adam et d'Ève, fort antique [...] »⁹⁶. Comme le remarquent à juste titre les éditeurs du manuscrit, ces briques moulées, connues par ailleurs dans la région nantaise, constituent un indice pour une construction datable du ^{vi}^e ou du ^{vii}^e siècle⁹⁷. Mais cet indice est mince et l'hypothèse d'un édifice religieux mérovingien ne peut-être ici totalement affirmée.

L'église Saint-Saturnin, située à l'emplacement de l'actuelle place Sainte-Croix, a prétendument été fondée à la fin du ^v^e ou au début du ^{vi}^e siècle par l'évêque Clément. Cette hypothèse est suffisamment ancrée dans la tradition nantaise pour qu'une inscription, vraisemblablement datée du ^{xv}^e siècle et placée sur ses murs, en fasse état. Elle n'est toutefois citée dans les textes qu'à partir de 1106 et le plan, qui en a été dressé en 1739, remonte sans doute pour l'essentiel aux travaux d'exhaussement et de construction de son grand pignon au ^{xv}^e siècle. Elle est abandonnée en 1784, après un effondrement accidentel, et ses derniers vestiges ont été rasés en 1821⁹⁸. Rien ici n'autorise à avancer une date de construction antérieure au ^{xii}^e siècle. On peut toutefois noter que plusieurs auteurs indiquent que cette église prenait appui, à l'ouest, sur l'enceinte tardive.

L'église Sainte-Radegonde, localisée en face de l'entrée du château des Ducs, est citée pour la première fois en 1083. Elle est signalée par Dubuisson-Aubenay comme une « très petite et très antique église ». Le plan et la description (1790) dont on dispose ne permettent aucune datation pour cet édifice qui fut démoli en 1793⁹⁹.

L'église Saint-Laurent était placée au bout de l'impasse Saint-Laurent, à l'emplacement de l'hôtel Marion édifié en 1829. Elle fut partiellement détruite peu après 1796 et transformée en maison d'habitation. Les descriptions de l'intérieur et

94. LA NICOLLIÈRE, Stéphane de, « Église royale et collégiale Notre-Dame de Nantes », *Bulletin de la Société archéologique et historique de Nantes et de Loire-Inférieure*, 2, 1862, p. 125-161, p. 184-224 ; 3, 1863, p. 41-72 ; 4, 1864, p. 13-44, p. 91-140, p. 157-183, p. 235-308 ; 5, 1865, p. 23-70, p. 95-112.

95. *Id.*, *ibid.*, 2, 1862, p. 186-187 ; HUBERT, Jean, *L'art préroman...* p. 39-41 ; cf. aussi GUIGON, Philippe, *Les sites religieux et fortifiés...*, p. 56-57.

96. CROIX, Alain (coord.), *La Bretagne...*, p. 665.

97. MAÎTRE, Léon, BERTHOU, Paul de, dans DUBUISSON-AUBENAY, *L'itinéraire...*, p. 57, n. 1 ; CROIX, Alain (coord.), *La Bretagne...*, p. 665, n. 366.

98. LA NICOLLIÈRE, Stéphane de, « Notice historique et archéologique sur l'église paroissiale de Saint-Saturnin de la ville de Nantes », *Bulletin de la Société archéologique et historique de Nantes et de Loire-Inférieure*, 2, 1862, p. 17-56.

99. BRAULT, Ferdinand, « Église paroissiale de Sainte-Radegonde de Nantes », *Bulletin de la Société archéologique et historique de Nantes et de Loire-Inférieure*, 59, 1917-1919, p. 85-97 ; GUIGON, Philippe, *Les sites religieux et fortifiés...*, p. 57-58.

les plans ne permettent pas de lui assigner une date de construction. Toutefois, la société archéologique y fit exécuter des fouilles en 1908, dont les résultats ont été exposés de manière très sommaire par le chanoine G. Durville bien qu'ils aient permis de dresser un plan. G. Durville note la présence d'un mur orienté est-ouest qui constitue en partie celui du transept et, qui vu de l'extérieur dans une cave, apparaît construit « en petit appareil, avec des chaînons de larges briques [...] très irrégulier [et liés] par une mauvaise chaux ». Ne le considérant pas comme romain, il le situe au ^x^e siècle. Les fouilles ont livré « des briques romaines, des tuiles à rebord, des dallages en ciment romain », ce qui n'a rien d'étonnant. G. Durville y reconnaît logiquement les traces d'un édifice antique et suggère – on ne sait pourquoi – que l'église Saint-Laurent fût bâtie à cet emplacement au ^{vii}^e siècle puis reconstruite, d'après les textes, en 1356¹⁰⁰. Rien dans la documentation disponible – archives et archéologie – ne permet de faire remonter l'origine de cette église à l'époque mérovingienne.

L'église Saint-Vincent, donnant sur la place du même nom, reste fort mal connue. Dénommée Saint-Aubin jusque vers 1527, elle fut entièrement reconstruite à la fin du ^{xvii}^e siècle puis déclassée en 1791. À la fin du ^{xix}^e siècle, on y observait encore des parties de style roman et plus tardif¹⁰¹. P. Lisle du Dreneuc y a recueilli un fragment de plat en céramique Dérivée de Sigillée Paléochrétienne¹⁰², ce qui n'a guère de signification. Une partie de cet édifice, et de ceux qui lui ont été accolés, sont encore aujourd'hui conservés dans le bar de nuit *Le Marlowe*, au n° 1, place Saint-Vincent.

L'église Saint-Denis, au n° 9 de la rue du même nom, reconstruite au ^{xviii}^e siècle, est aujourd'hui remplacée par des maisons qui en conservent peut-être des restes. L'absence de description et de mention ancienne interdit de se prononcer sur son origine¹⁰³.

L'église Sainte-Croix, toujours visible sur la place du même nom, dans son état de la fin du ^{xvii}^e siècle et du ^{xix}^e siècle, est citée pour la première fois en 945¹⁰⁴. À l'occasion de la construction du beffroi, en 1858, M. Driolet a fouillé et relevé les vestiges de thermes publics, vraisemblablement du Haut-Empire, recoupés par les fondations de l'église et situées à environ 2 m sous le sol de l'époque¹⁰⁵. L'absence de données stratigraphiques entre les vestiges d'époque romaine et ceux de l'église Sainte-Croix interdit de traiter de l'évolution du site.

100. DURVILLE, Georges, « L'église et la paroisse Saint-Laurent de Nantes », *Bulletin de la Société archéologique et historique de Nantes et de Loire-Inférieure*, 49, 1908, p. 417-441 ; GUIGON, Philippe, *Les sites religieux et fortifiés...*, p. 30, p. 57.

101. MAÎTRE, Léon, BERTHOU, Paul de, dans DUBUISSON-AUBENAY, *L'itinéraire...*, p. 62, n. 1 ; cf. aussi GUIGON Philippe, *Les sites religieux et fortifiés...*, p. 57.

102. LISLE DU DRENEUC, Pitre, SOULLARD, Paul, DURVILLE, Georges, *Catalogue du musée départemental d'archéologie de Nantes et de la Loire-Inférieure*, Nantes, 3^e éd., 1903, p. 62, n° 478.

103. CROIX, Alain (coord.), *La Bretagne...*, p. 565 ; cf. aussi GUIGON, Philippe, *Les sites religieux et fortifiés...*, p. 57.

104. *Id.*, *ibid.*, p. 99.

105. DRIOLLET, Séance du 3 mai 1859, *Bulletin de la Société archéologique et historique de Nantes et de Loire-Inférieure*, 1, 1859, p. 35 ; MAÎTRE, Léon, *Géographie historique...*, p. 407-408.

LES ÉDIFICES EXTRA MUROS

L'église Saint-André

L'église Saint-André doit sans guère de doute être localisée au nord-est de la ville, à 400 m environ des murs de la ville tardive (figure 2). Cette localisation est notamment assurée par un texte daté des environs de l'an 900 qui situe l'église hors les murs et sur la route menant à Saint-Donatien¹⁰⁶.

À peu près à cet emplacement, une chapelle est située en bordure de la rue Saint-André (actuellement n° 64, rue du préfet Bonnefoy)¹⁰⁷. Elle a été plusieurs fois rebâtie, notamment en 1766 comme en témoigne une inscription découverte par G. Durville, avant d'être déclassée à la suite de la Révolution française. C'est dans cet édifice que G. Durville a conduit une fouille, en 1922, qui a révélé dix-huit sarcophages en falun, calcaire et calcaire coquillier, ainsi que quelques sépultures en coffres d'ardoise (figure 17). Ces inhumations, dépourvues de mobilier, étaient organisées en rangées et masquées par un niveau de mortier jaune¹⁰⁸. Cinq autres sarcophages et deux coffres en dalles d'ardoise ont été découverts en 1992 à proximité immé-

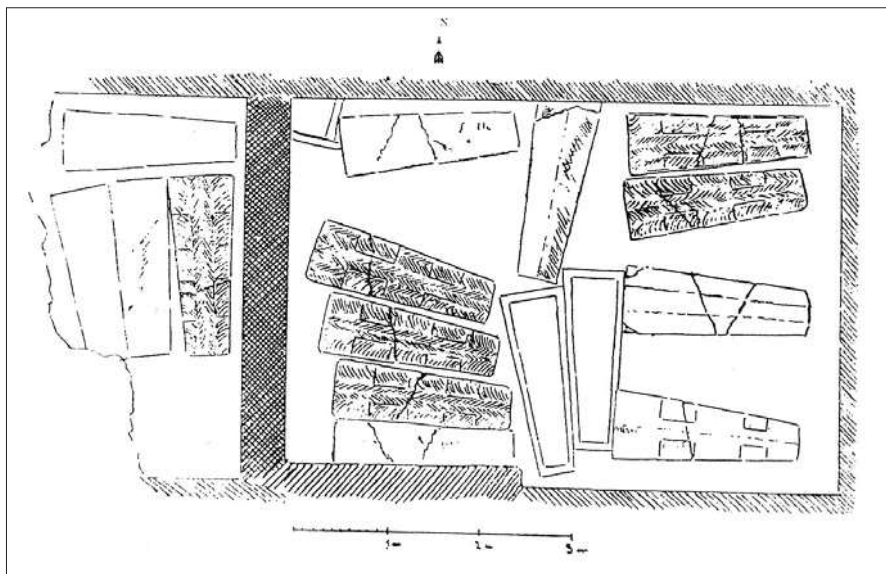


Figure 17 : plan des vestiges dégagés à l'intérieur de la chapelle Saint-André (DURVILLE, Georges, « Les fouilles de la chapelle Saint-André... », *Id.*, « Les cercueils mérovingiens de la chapelle Saint-André »)

106. PIETRI, Luce, « Nantes », dans *Topographie chrétienne...*, p. 93 ; GUIGON, Philippe, *Les sites religieux et fortifiés...*, p. 97-98, p. 375.

107. CROIX, Alain (coord.), *La Bretagne...*, p. 753-755.

108. DURVILLE, Georges, « Les fouilles de la chapelle Saint-André de Nantes », *Bulletin de la Société archéologique et historique de Nantes et de Loire-Inférieure*, 62, 1922, p. XLVI-XLVII ; *Id.*, « Les cercueils mérovingiens de la chapelle Saint-André », *Bulletin de la Société archéologique et historique de Nantes et de Loire-Inférieure*, 63, 1923, p. 47-90.

diatée¹⁰⁹. Parmi les sarcophages, plusieurs sont de type poitevin et peuvent être datés des VI^e/VII^e siècle¹¹⁰ ou de la fin du VI^e et du courant du VII^e siècle¹¹¹.

Le caractère concentré des sépultures mises au jour, qui évoque un phénomène d'inhumations *ad sanctos*, accrédite l'hypothèse d'un lieu de culte peu éloigné ou situé sous la chapelle plus tardive, sans doute datable des VI^e/VII^e siècle.

La basilique Saints-Donatien et Rogatien

Le site s'inscrit presque au sommet du versant oriental d'un coteau, à environ 1,3 km au nord-est de la ville et en bordure d'une voie antique qui, débouchant de la porte Saint-Pierre, se dirigeait vers Angers et Tours, et a été reconnue rue Saint-Donatien¹¹² (figures 2, 18).

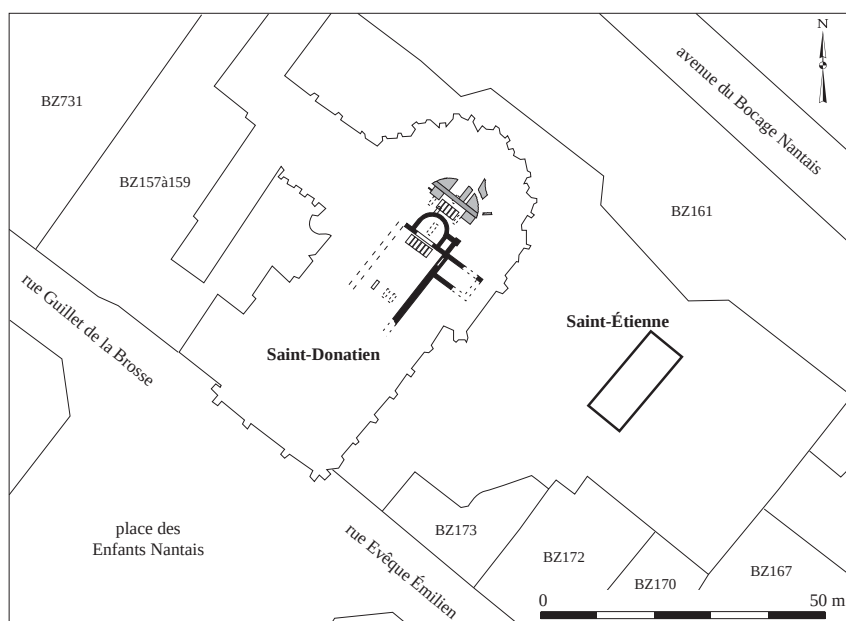


Figure 18 : plan des vestiges de la basilique Saints-Donatien et Rogatien intégrés dans le parcellaire actuel (réal. M. Monteil)

La basilique Saints-Donatien et Rogatien bénéficie de plusieurs mentions textuelles, à commencer par Grégoire de Tours qui évoque, à propos d'un miracle survenu à Nantes sous le règne de Clovis, la *basilica beatorum martyrum* dédiée aux enfants nantais Rogatianus et Donatus. D'autres textes plus tardifs permettent de situer cette église, avec certitude, au nord-est de la ville antique, aux environs de l'actuelle église Saint-Donatien¹¹³.

109. PASCAL, Jérôme, « Nantes. Z.A.C. Sully », *Bilan scientifique régional 1992*, Nantes, Service régional de l'archéologie des Pays de la Loire, 1992, p. 29.

110. PRIGENT, Daniel, BERNARD, Émile, « Les nécropoles à sarcophages... ».

111. DELAHAYE, Gilbert-Robert, « Les sarcophages mérovingiens », dans Noël DUVAL (dir.), *Naissance des arts chrétiens...*

112. MAÎTRE, Léon, *Géographie historique...*, p. 524-526, 530.

113. PIETRI, Luce, « Nantes », dans *Topographie chrétienne...*, p. 93 ; GUIGON, Philippe, *Les sites religieux et fortifiés...*, p. 89-93.

Description des vestiges

Lorsqu'il visite l'église en 1636, Dubuisson-Aubenay n'y note aucun signe d'antiquité, si ce n'est, dans la nef, la présence de deux tombeaux de marbre et de quatre colonnes, dont deux entières, faites en marbre blanc et avec des chapiteaux « gothiques »¹¹⁴.

En 1872, l'église de Saint-Donatien fut détruite et un nouvel édifice construit en lieu et place. Des fouilles ponctuelles, à l'emplacement des fondations et du nouveau chœur, ainsi qu'une surveillance des travaux furent alors dirigées par l'abbé A. Cahour et un compte-rendu publié, avec des dessins de L. Petit ainsi qu'un plan partiel et une coupe dressés par R. Kerviller¹¹⁵ (figures 19, 20, 21).

La pente douce sur laquelle s'inscrit le site a été aplanie au moment de la construction de l'église détruite en 1872 par un apport de remblai épais de 0,90 m à l'ouest et de 1,80 m au niveau de l'abside. C'est à cet emplacement qu'une coupe a été dressée par R. Kerviller indiquant un substrat composé de trois strates d'argile distinctes (figure 22). Il est manifeste, dans cette même coupe, que plusieurs creusements de fosses n'ont pas été perçus (cercueils en bois, mur de l'abside, fosses des sépultures à crémation). De même, R. Kerviller signale qu'il n'a porté sur le plan que les sarcophages les « plus curieux ».

La couche la plus ancienne, faite de terre noirâtre et cendreuse, correspond manifestement à une partie de nécropole à crémations, principalement localisée au droit du chœur et qui a livré au moins une quarantaine de vases, dont seuls quelques-uns ont été décrits et dessinés par L. Petit. Ce niveau est assurément antérieur à l'abside ancienne visible sur le plan.

Des tombes à inhumation en cercueil de bois, en sarcophage de plomb et en coffrage de briques et tuiles, enfouies pour la plupart à une profondeur importante, correspondent à une continuité et à une extension de la nécropole précédente. En août 1878, à l'ouest de l'église nouvellement construite et à l'emplacement de la sacristie, L. Petit signale également la découverte d'une tombe en *tegulae*, dépourvue de mobilier, rappelant à cette occasion que deux autres au moins pouvaient avoir été détruites aux abords de l'église. Il note également, après L.-J.-M. Bizeul¹¹⁶, que P.-N. Fournier en avait repéré encore d'autres en 1808 derrière le chevet de l'église¹¹⁷.

Dans les déblais, et principalement dans la partie haute du transept, les fouilleurs signalent aussi de nombreux fragments de poterie romaine, des moellons cubiques et des tuiles. Il faut y ajouter des fûts de colonnes, un élément d'entablement avec frise à méandres, réutilisé comme couvercle de sarcophage, un fragment de chapiteau et des bases qui peuvent être également rapportés à l'époque romaine (figure 23).

114. CROIX, Alain (coord.), *La Bretagne...*, p. 761-762.

115. CAHOUR, Abel, PETIT, Louis, KERVILLER, René, ANIZON Paul, « Compte-rendu des fouilles faites à Saint-Donatien en 1873 », *Bulletin de la Société archéologique et historique de Nantes et de Loire-Inférieure*, 13, 1874, p. 19-144 ; cf. aussi DELANOUE, abbé, *Saint Donatien et saint Rogatien de Nantes*, Nantes, 1904.

116. BIZEUL, Louis-Jacques-Marie, « Des Nannètes aux époques celtique et romaine. II^e partie. Époque romaine. Sous-chapitre IV. Antiquités romaines trouvées à Nantes », *Bulletin de la Société archéologique et historique de Nantes et de Loire-Inférieure*, 1, 1859-1862, p. 555-556.

117. PETIT, Louis, « Tombe gallo-romaine. Cimetière de Saint-Donatien », *Bulletin de la Société archéologique et historique de Nantes et de Loire-Inférieure*, 18, 1879, p. 235-247.

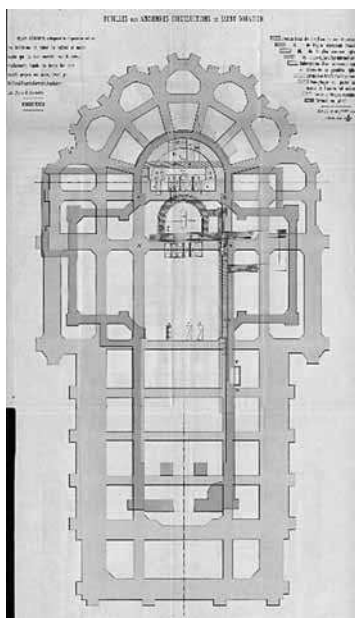


Figure 19 : plan des vestiges dégagés à Saint-Donatien (CAHOUR, Abel, *et al.*, « Compte-rendu des fouilles... », planche XIV) (cf cahier couleur - p. I)

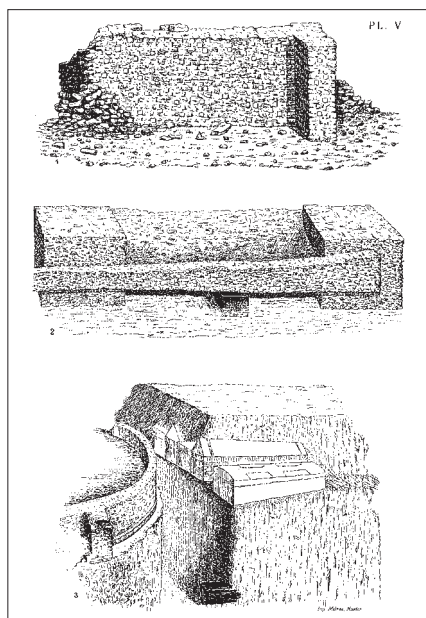


Figure 20 : vues en perspective dessinées par L. Petit à l'occasion des fouilles de Saint-Donatien (CAHOUR, Abel, *et al.*, « Compte-rendu des fouilles... », planche V)

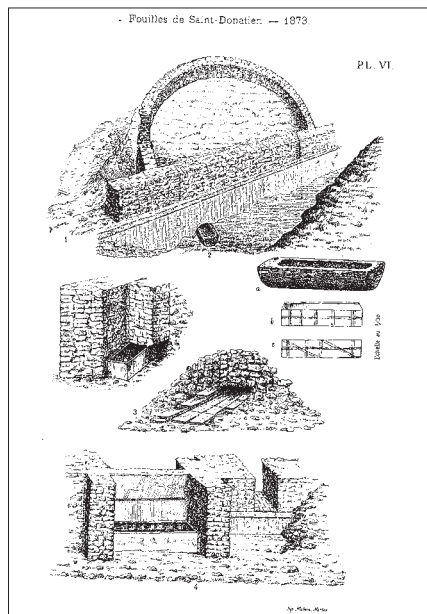


Figure 21 : vues en perspective dessinées par L. Petit à l'occasion des fouilles de Saint-Donatien (CAHOUR, Abel, *et al.*, « Compte-rendu des fouilles... », planche VI)

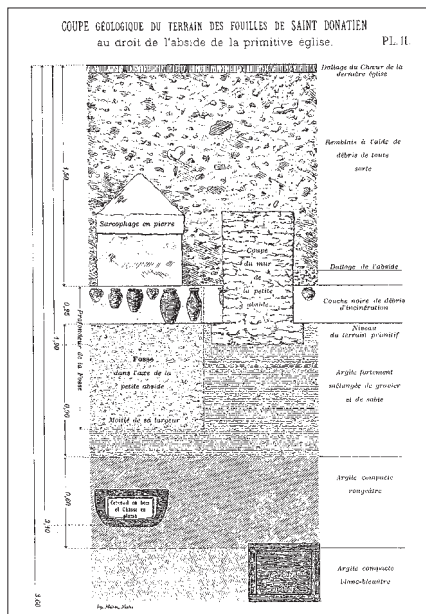


Figure 22 : coupe dressée par R. Kerviller à l'occasion des fouilles de Saint-Donatien (CAHOUR, Abel, *et al.*, « Compte-rendu des fouilles... », 1874, planche II)

Sous le chœur, du côté est, deux bases de piliers (2 x 1,70 m), construites en moellons grossiers et mortier et distantes de 4,60 m, ont été reconnues (A et B) (figure 24). Immédiatement au nord-ouest du pilier A, un seuil était disposé au contact du substrat (s). En arrière des deux bases et en appui contre celles-ci, un mur (C), large de 0,50 m et fondé moins profondément, est assurément postérieur ; il recouvre en outre un cercueil en bois (b). Immédiatement au nord-est, enfin, « se trouvaient plusieurs massifs très épais et disposés assez irrégulièrement, formant des sortes de cases ou de petites chambres, dans lesquelles on a rencontré des vases funéraires » (H). Le plan montre des massifs recoupés par l'église médiévale ainsi que deux espaces vides de 0,50 et 2 m de large. Deux urnes furent extraites « des terres comblant l'espace entre les substructions » : l'une d'elles contenait un miroir dans sa gaine ; l'autre un élément de collier en bronze, une fibule, un médaillon en bois de cerf et une figurine en terre blanche.

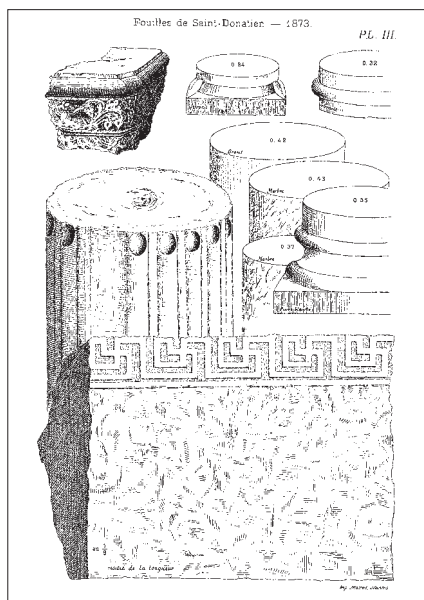


Figure 23 : éléments d'architecture découverts lors des fouilles de Saint-Donatien (CAHOUR, Abel, et al., « Compte-rendu des fouilles... », planche III)

Au sud-ouest et au droit du transept de l'église détruite, une fouille plus étendue permit de mettre au jour une abside de 4,90 m de diamètre sur environ 4 m de profondeur, définie par un mur de 0,50 m de largeur, sur fondation débordante et construit en moellons et mortier. Du côté ouest, l'abside était ouverte mais ses piédroits, semble-t-il construits en briques, étaient reliés en fondation par un mur épais de 0,60 m (E). Un fragment de sol en béton de tuileau, parsemé de pierres blanches, rouges noires et bleues, était conservé dans l'angle nord-est de l'abside, reposant sur la couche de terre noirâtre. L'ensemble est postérieur aux tombes à crémation mais aussi à un cercueil en bois et à un tronc d'arbre évidé avec couvercle contenant un sarcophage en plomb de petite taille. À l'intérieur de l'abside, une fosse très régulière (2,5 x 1 m), centrée par rapport à l'abside, traversait les crémations et n'a livré que 27 clous (a). Au sud, et accolés à l'abside, les restes d'un petit espace quadrangulaire ont été identifiés mais non fouillés.

Dans un second temps, un mur ferme l'abside (E) et sert de limite orientale aux sarcophages reconnus au-devant et qui prenaient appui contre lui : il conservait les traces d'un sol sous la forme d'une « ligne rouge ».

Plus au sud-ouest, cette abside est reliée à une « double ligne continue de fondations parallèles et enchevêtrées l'une à l'autre », orientée sud-ouest/nord-est, qui a été suivie sur une quinzaine de mètres. Pour R. Kerviller, le mur le plus à l'ouest est le plus ancien dans la mesure où il est le plus profondément fondé et où son mode de construction est proche de celui de l'abside. Vers l'est, un espace de forme rectangulaire est perpendiculaire à ce mur (3,40 x 6,30 m environ) (T). Du côté opposé, aucun plan n'a pu être dressé par R. Kerviller, mais les témoignages des ouvriers et un levé de l'architecte Perrin témoigneraient d'aménagements symétriques.

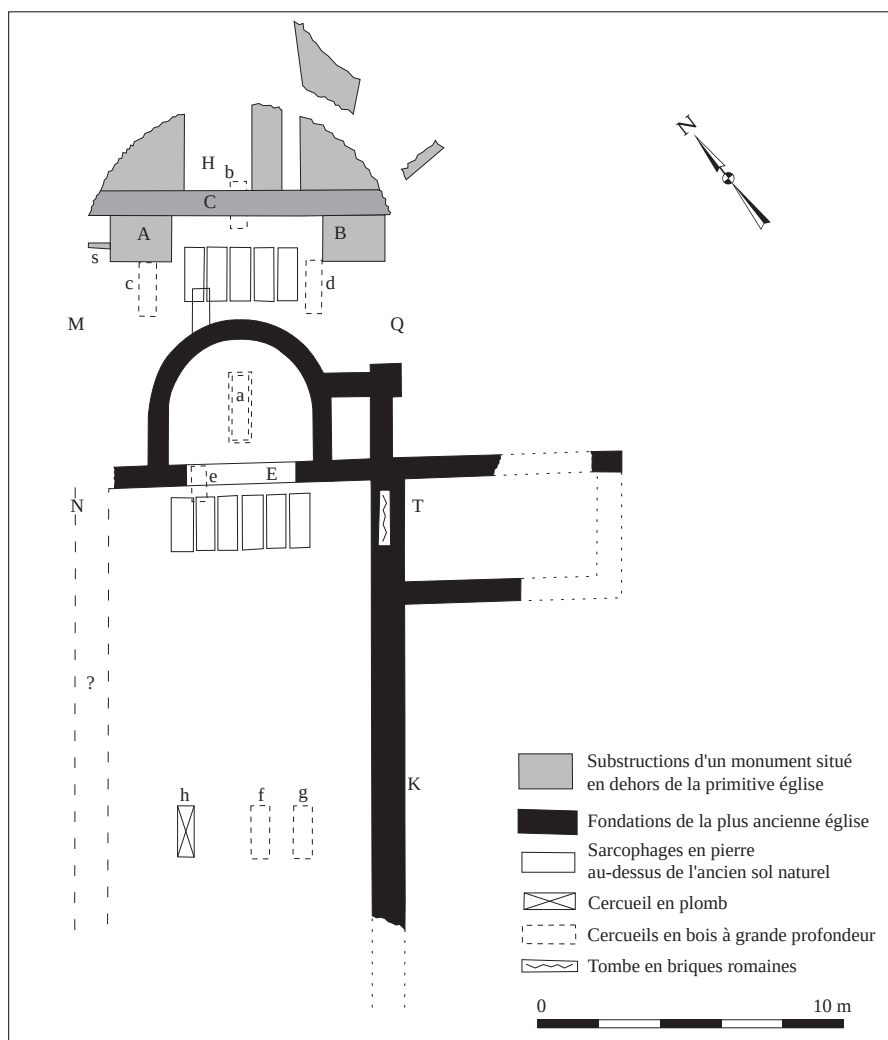


Figure 24 : plan réactualisé des vestiges mis au jour à Saint-Donatien (réal. M. Monteil, d'après CAHOUR, Abel, *et al.*, « Compte-rendu des fouilles... », 1874)

Plus d'une centaine de sarcophages, complets ou en fragments, ont été reconnus tant à l'intérieur qu'à l'extérieur de l'édifice à abside, mais ils ne sont pas tous dessinés sur le plan et quelques-uns seulement sont décrits (*figure 25*). Ils sont, semble-t-il, majoritairement non décorés et de forme trapézoïdale. Ils sont dépourvus de mobilier, à l'exception de quatre d'entre eux qui contenaient chacun un vase de type médiéval, et des exemples de réutilisation sont attestés de place en place. Le calcaire paraît le matériau le plus utilisé, sans exclure le granit. L.-J.-M. Bizeul¹¹⁸ rappelle par ailleurs la découverte en 1808 par P.-N. Fournier de sarcophages en cal-

118. BIZEUL Louis-Jacques-Marie., « Des Nannètes... », p. 552-553.

caire et d'un autre en marbre qui correspond peut-être à l'un de ceux décrits par Dubuisson-Aubenay, l'un en marbre blanc, l'autre en marbre orange¹¹⁹.

Enfin, plusieurs fragments d'architecture ont été recueillis, relevant pour l'essentiel des périodes médiévale et moderne.

Les interprétations

L'abbé Cahour identifie bien une première phase correspondant à une nécropole à crémations qu'il associe à une *villa* voisine, celle de la famille des martyrs. Il propose ensuite le schéma suivant : inhumation des martyrs dans la fosse quadrangulaire observée dans l'axe de l'abside ; translation de leurs restes au IV^e siècle dans un mausolée dont les vestiges seraient ceux reconnus immédiatement au nord-est de l'abside ; fondation d'une église au droit de l'ancienne tombe à la fin du V^e siècle. R. Kerviller proposait cependant de dater l'édifice à abside du VII^e ou VIII^e siècle.

P. Galliou admet globalement cette proposition¹²⁰, tout comme Ph. Guigon qui propose toutefois de dater la basilique des VI^e-VII^e siècles¹²¹. L. Maître, par contre, ne voyait là que les restes d'une *villa*, qui s'étendait vers l'est en direction de la chapelle Saint-Étienne, et d'une nécropole¹²². Il est vrai que les fouilles avaient été réalisées près de 10 ans avant que lui-même ne débute une carrière d'archéologue, ce qui pourrait expliquer cette proposition hâtive¹²³. Il est suivi par L. Pietri qui indique toutefois que la basilique primitive devait être située non loin¹²⁴.

Une nouvelle lecture des vestiges

Les conditions même de l'exploration du site incitent évidemment à la plus grande prudence, mais n'interdisent pas une lecture, partiellement renouvelée, des vestiges mis au jour (figure 24).

Chacun s'accorde à reconnaître là une nécropole à crémations du Haut-Empire, dont l'essentiel, aux dires des fouilleurs, est concentré à l'emplacement du chœur de l'église détruite en 1872. Cette nécropole paraît plus étendue durant la seconde moitié du III^e et le IV^e siècle, peut-être au plus tard dans le V^e siècle, sous la forme de tombes en coffrages de tuiles et/ou de briques et de sarcophages en plomb, mais aussi de tout ou partie des cercueils en bois. L'éloignement de la ville et l'absence

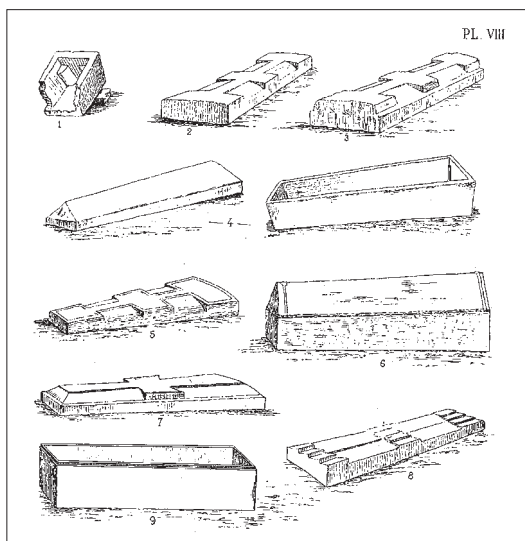


Figure 25 : sarcophages découverts à Saint-Donatien (CAHOUR, Abel, et al., « Compte-rendu des fouilles... », planche VI)

120. GALLIOU, Patrick, *Les tombes romaines...*, p. 147-148.

121. GUIGON, Philippe, *Les sites religieux et fortifiés...*, p. 89-93.

122. MAÎTRE, Léon, *Géographie historique...*, p. 459-462.

123. MONTEIL, Martial, « Léon Maître (1840-1926)... ».

124. PIETRI, Luce, « Nantes », dans *Topographie chrétienne...*, p. 93.

de continuité de la nécropole entre la porte Saint-Pierre et Saint-Donatien le long de la route d'Angers suggèrent en outre que cette aire sépulcrale est en lien avec une *villa*. Cette hypothèse est également accréditée par la présence de mobiliers qui ne peuvent tous avoir une vocation funéraire (amphores, *dolia*, tuiles, briques, moellons, etc.), mais ladite *villa* peut être assez éloignée : rien ne démontre en tout cas qu'elle soit localisée au niveau de l'église Saint-Donatien et de la chapelle Saint-Étienne.

Le bâtiment reconnu au nord-est, avec ses deux bases de piliers, a connu au moins deux états de construction. Il est d'interprétation difficile, particulièrement sa partie arrière qui peut correspondre à des caissons destinés à recevoir des sépultures comme à des fondations. Il est à ce titre troublant que cet emplacement ait fourni les deux tombes à crémation, datées de la fin du I^{er} ou du début du II^e siècle, les plus richement dotées¹²⁵. Rien ne permet certes d'exclure qu'elles soient antérieures au bâti, mais l'hypothèse d'un mausolée du Haut-Empire (et non du Bas-Empire comme le propose P. Galliou) ne peut *a priori* être totalement écartée. Le mur E, qui relie dans un second temps les deux bases, est quant à lui assurément postérieur à un cercueil en bois (e).

Le plan des murs de l'édifice à abside présente des parentés avec celui de Saint-Similien (*infra*) et s'intègre trop parfaitement à celui des églises les plus récentes pour qu'il y ait objectivement lieu de reconnaître ici les restes d'une *villa* (figure 15). À l'évidence, on a bien affaire à un édifice de culte de forme quadrangulaire, fermé au nord-est par une abside. Ce dernier disposerait d'une nef longue d'au moins 14 m et d'une largeur interne de 8,50 m environ, si l'on admet une restitution par symétrie. Les petites dimensions de l'espace quadrangulaire accostant l'abside à l'est correspondent davantage à un contrefort qu'à une pièce, opinion partagée par Ph. Guigon. Enfin, le « transept » identifié vers l'est (T) peut être admis comme tel ou participer d'une évolution ultérieure, mais il peut s'agir plus simplement d'une annexe.

La fosse quadrangulaire reconnue dans l'abside occupe une situation centrale quelque peu singulière (a). L'absence de toute trace de sépulture en son sein, exception faite de 27 clous, ne permet pas d'assurer sa vocation funéraire, mais ne l'exclut pas non plus. Il ne peut guère s'agir en tout cas de la fondation d'un autel et les dimensions coïncident avec celles des tombes reconnues par ailleurs. Sans tomber dans le piège de la sur-interprétation, il convient de noter que cet aménagement conviendrait bien à l'emplacement d'une ou de deux tombes ensuite déplacées. Le caractère sacré de cette abside ressort en tout cas du nombre de tombes qui se pressent autour, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur, exprimant un phénomène de *tumulatio ad sanctos*. En bref, l'hypothèse d'une basilique martyriale nous paraît ici acceptable.

Le plan de l'édifice religieux, avec sa nef rectangulaire fermée au nord-nord-est par une abside est trop courant pour constituer un élément de datation. Son inscription au sein d'une nécropole antérieure invite toutefois à le situer après le IV^e siècle. Parmi les rares éléments d'architecture recueillis, seul un chapiteau de marbre pourrait être attribué au VI^e siècle¹²⁶. Les autres fragments sont plus difficilement datables, même si D. Costa en assigne certains aux VI^e-VII^e siècles, et couvrent plutôt les périodes médiévale et moderne¹²⁷. Ceux considérés comme antiques, fruits de récupérations, ont pu participer à la décoration de la basilique, suivant une formule attestée dans bon nombre d'édifices paléochrétiens.

126. COSTA, Dominique, *Nantes. Musée Th. Dobrée...*, fig. 200.

127. GUIGON, Philippe, *Les sites religieux et fortifiés...*, p. 92-93.

Les sarcophages en pierre, tous postérieurs à la construction de l'édifice, sont pour quelques-uns de type poitevin et, en au moins un cas, de type nivernais. Ils sont attribuables aux ^{VI}^e et ^{VII}^e siècle¹²⁸ ou à la fin du ^{VI}^e et au courant du ^{VII}^e siècle¹²⁹. D'autres, par contre, sont d'apparence plus tardive (couvercle à croix pattée, en bâtière) et pourraient être datés des ^{VIII}^e-^{IX}^e siècles.

L'absence de décor en briques moulées, au contraire de ce que l'on observe à Saint-Similien¹³⁰ (*cf. infra*), la grande fréquence d'éléments d'architecture des ^I^{er}-^{III}^e siècle de notre ère, sans doute ici réemployés, et la rareté de fragments d'architecture datables du ^{VI}^e siècle (1 seul élément), pourraient plaider dans le sens d'une datation plus haute que celles proposées jusqu'alors, peut-être le courant du ^V^e siècle.

La basilique Saint-Similien

Le site est localisé à moins de 400 m au nord-ouest des murs de la ville tardive, en position relativement dominante sur un coteau qui descend en pente douce vers l'Erdre, et en bordure d'une voie antique qui formait peut-être patte d'oie au droit de Saint-Similien pour se diriger vers Vannes et Rennes¹³¹ (*figures 2, 26*). Ce schéma est en tout cas avéré à date plus récente¹³².

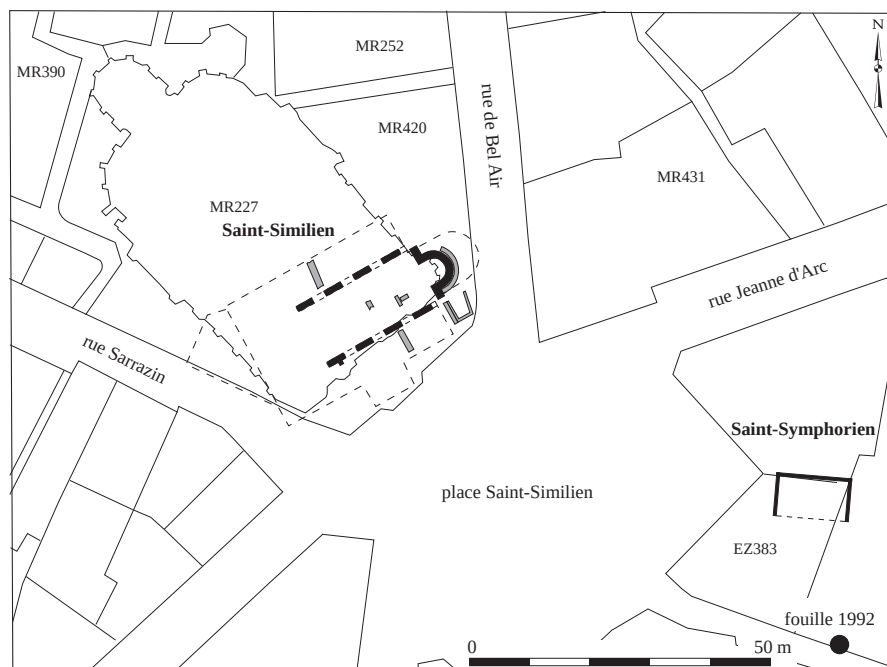


Figure 26 : plan des vestiges de la basilique Saint-Similien intégrés dans le parcellaire actuel (réal. M. Monteil)

128. PRIGENT, Daniel, BERNARD, Émile, « Les nécropoles à sarcophages... ».

129. DELAHAYE, Gilbert-Robert, « Les sarcophages mérovingiens », dans Noël DUVAL (dir.), *Naissance des arts chrétiens...*

130. COSTA, Dominique, « Le décor architectonique... ».

131. MAÎTRE, Léon, *Géographie historique...*, p. 459-462, 528-529, 533-534.

132. GALLARD, abbé, « De la nouvelle assiette de l'église Saint-Similien », *Bulletin de la Société archéologique et historique de Nantes et de Loire-Inférieure*, 22, p. 228-229.

La basilique Saint-Similien est citée dans plusieurs textes. Grégoire de Tours, le premier, évoque ainsi, toujours à propos d'un miracle survenu à Nantes sous le règne de Clovis, la *basilica antistitis Similini* dédiée à l'un des premiers évêques plausible de Nantes, Similien¹³³.

Description des vestiges

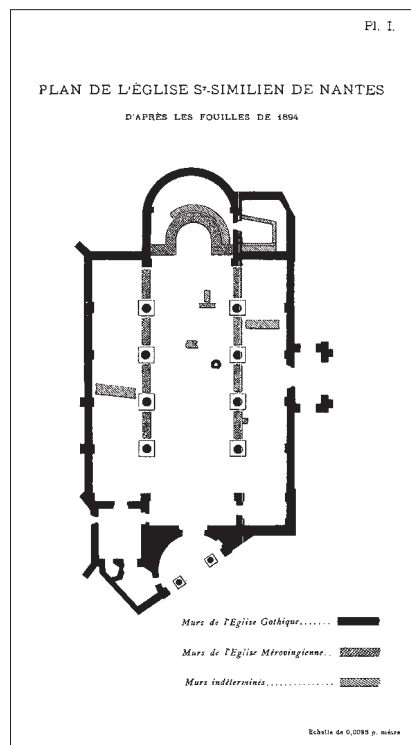


Figure 27 : plan des vestiges dégagés à Saint-Similien (MAÎTRE, LÉON, « Église Saint-Similien... », planche VI)

Le chantier lié à une nouvelle reconstruction de l'église, débuté en 1873, a reçu, en 1894, de nombreuses visites et a fait l'objet d'une vive polémique, dans l'interprétation des vestiges alors retrouvés, entre le chanoine A. Cahour¹³⁴ et L. Maître¹³⁵ ; ce dernier soutenu par le père de La Croix¹³⁶, H. Le Meignen¹³⁷, R. de Lasteyrie¹³⁸ puis, plus tard, par l'abbé Bourdeaut¹³⁹. Une interprétation fantaisiste des découvertes est également proposée par J. Furret et D. Caillé¹⁴⁰.

Le plan de L. Maître étant dépourvu d'orientation, il convient de noter ici que la nouvelle église était orientée nord-ouest/sud-est, soit à la perpendiculaire de l'ancienne¹⁴¹ (figures 27, 28).

A. Cahour avait cru identifier ici une petite basilique composée d'une nef rectangulaire, fermée par trois absides dessinant une croix. Il en a proposé un plan, qui peut-être considéré comme inexact car critiqué par tous ses contemporains, et l'essentiel de son opuscule est destiné à démontrer qu'il y avait là les restes d'une basilique élevée par saint Clair au I^{er} ou au

133. PIETRI, Luce, « Nantes », dans *Topographie chrétienne...*, p. 92 ; GUIGON, Philippe, *Les sites religieux et fortifiés...*, p. 93-97.

134. CAHOUR, Abel, *Documents pour servir à l'histoire du diocèse de Nantes. Quelques observations concernant les fouilles faites à Saint-Similien*, Nantes, 1894.

135. MAÎTRE, Léon, « Comment les faits priment la tradition », *Bulletin de la Société archéologique et historique de Nantes et de Loire-Inférieure*, 33, 1895, p. 229-236 ; *Id.*, « Église Saint-Similien de Nantes. Rapport et observations de M. Léon Maître sur les déblais exécutés en 1894 », *ibid.*, 35/1, 1896, p. 174-193.

136. Séance du 2 avril, *Bulletin de la Société archéologique et historique de Nantes et de Loire-Inférieure*, 33, 1895, p. 37-41.

137. LE MEIGNEN, Henri, « L'oratoire de Saint-Clair et la vieille église Saint-Similien de Nantes », *Bulletin de la Société archéologique et historique de Nantes et de Loire-Inférieure*, 33, 1895, p. 237-251.

138. LASTEYRIE, Robert de, « Les fouilles de Saint-Similien de Nantes », *Bulletin archéologique du Comité des travaux historiques et scientifiques*, 1896, p. 500-511.

139. BOURDEAULT, abbé, « Les antiquités chrétiennes de St-Similien », *Bulletin de la Société archéologique et historique de Nantes et de Loire-Inférieure*, 73, 1933, p. 297-300.

140. FURRET, Jules, CAILLÉ, Dominique, « Les cathédrales de Nantes », *Bulletin de la Société archéologique et historique de Nantes et de Loire-Inférieure*, 66, 2^e semestre, 1905, p. 109-233.

141. MAÎTRE, LÉON, BERTHOU, Paul de, dans DUBUISSON-AUBENAY, *L'itinéraire...* p. 125, n. 4.

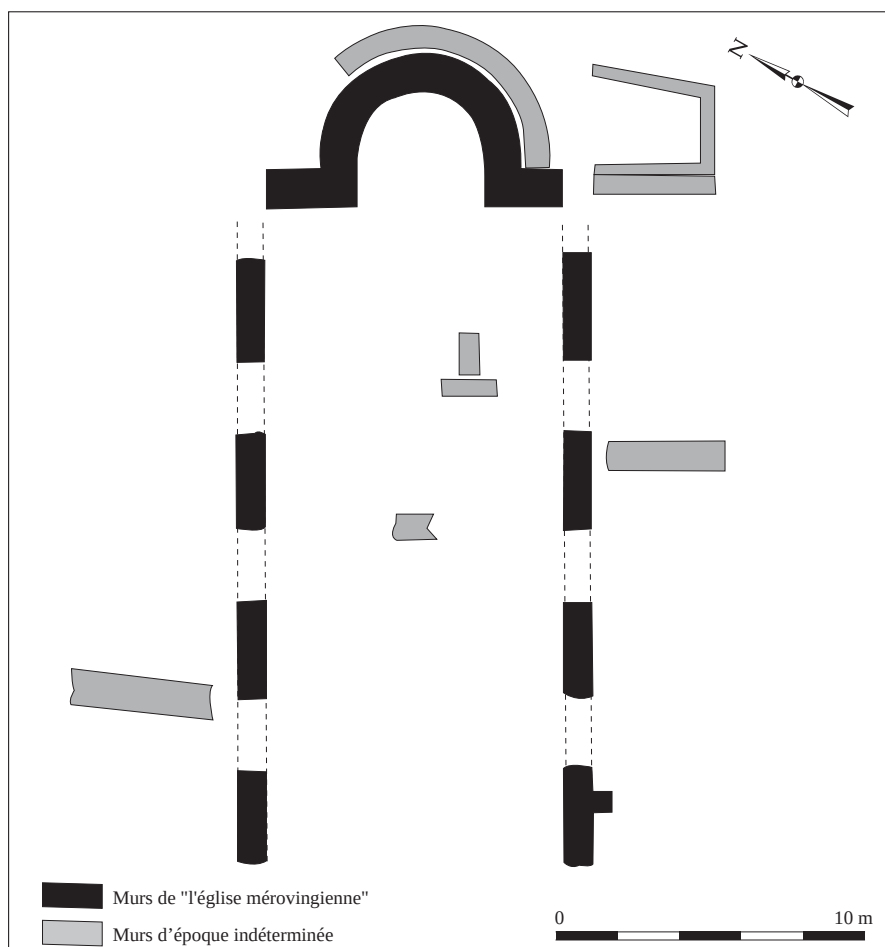


Figure 28 : plan réactualisé des vestiges mis au jour à Saint-Similien (réal. M. Monteil, d'après MAÎTRE, Léon, « Église Saint-Similien... »)

II^e siècle de notre ère. Nous suivrons plutôt ici L. Maître, ponctuellement complété par R. de Lasteyrie.

Au nord, la construction du chœur de la nouvelle église n'a semble-t-il occasionné aucune découverte. Vers le sud, et donc à l'emplacement de la nouvelle nef, construite en 1894, les vestiges sont par contre apparus en nombre, signalés dès l'abord par une quantité importante de sarcophages.

Dans la partie nord de la nef, dans un terrain dépourvu d'inhumations, des restes de piliers en briques d'hypocauste, des briques semi-circulaires de colonnes, des fragments de sols de béton, du mortier de tuileau et des cendres ont été reconnus et correspondent à un établissement thermal ou tout au moins à une salle chauffée. Plus au sud, à l'emplacement de l'édifice à abside, et à la fin des déblais, L. Maître a en outre observé un mur est-ouest, long de 1,50 m sur autant de hauteur, qu'il considère comme antique du fait d'une construction « en beaux matériaux [ornés]

de rangs de briques », et qui était relié à un autre « moins soigné, plus récent ». Il ajoute que, dans ce secteur, les intervalles entre sarcophages « renfermaient des débris gallo-romains, des tuiles de faîtage, des piliers de calorifères carrés et ronds [et un] fragment d'aire composée de briques concassées ».

Sous l'abside ancienne mise au jour au sud de la nouvelle nef, au contact du sol naturel fait de schiste et à 3,90 m de profondeur, quatre cercueils en plomb contenant des ampoules de verre furent découverts, orientés nord-est/sud-ouest par rapport à l'axe de l'église. Deux sont dessinés (1,30 m et 1,90 m de long), ainsi que trois ampoules. Quelques années auparavant, un autre avait été reconnu dans des jardins voisins. Dubuisson-Aubenay en avait également observé un en 1636 fait de « lames de plomb », inscrit dans un caveau de briques et contenant « 7 ou 8 bouteilles de verre¹⁴² ».

Au sud de la nouvelle nef toujours, près de 150 sarcophages furent découverts sur trois niveaux superposés « rangés par étages comme des livres sur une bibliothèque ». Ils étaient compris dans un édifice de plan rectangulaire dont les murs latéraux étaient ponctuellement détruits par les fondations des piliers de la nef de l'église postérieure. Vers l'ouest, ces murs disparaissaient, mais L. Maître, sans avancer de preuve suffisante, indique qu'il avait « la certitude que la basilique s'allongeait au moins jusque sous la première colonne voisine du clocher ». Ces murs en petit appareil, épais de 1,10 m et conservés par endroits sur 2 m de hauteur, étaient fermés à l'est par une abside préservée sur 1 m de hauteur, au mur large de 1,30 m. L. Maître précise que l'abside était « faite de petits matériaux assemblés sans précaution, noyés dans la chaux comme nos blocages [...] et que la régularité de son parement n'était pas facile à apercevoir ». Le mur latéral sud était en outre soutenu en un point par un reste de contrefort de 1 m de hauteur, avec « une ou deux fortes briques dans ses assises ».

Une seconde abside enveloppant la précédente vers l'extérieur n'est pas décrite et porte la même trame que d'autres rares murs portés sur le plan et présentés comme « sans caractère ». C'est le seul élément sur lequel R. de Lasteyrie apporte une précision, indiquant que l'abside extérieure était la plus ancienne, l'intérieure faite d'un mur large de 1,30 m résultant d'une réfection ultérieure aux IX^e/X^e siècle. Il est rejoint sur ce point par L. Pietri¹⁴³.

Les sarcophages sont semble-t-il majoritairement en calcaire et de forme trapézoïdale (quelques exemplaires quadrangulaires), mais d'autres en granit ont été également identifiés ainsi que quelques tombes en dalles d'ardoise (*figure 29*). Les couvercles sont fréquemment bombés ou en bâtière et rares sont ceux à être décorés. L. Maître note la quasi-absence de mobilier si ce n'est « quelques fils de laiton et des épingles courtes dont la tête avait été bourrée d'une pâte de couleur ».

Des sarcophages en calcaire étaient encore visibles en 1636 dans tout le terrain situé en contrebas de la chapelle Saint-Symphorien¹⁴⁴. En 1981, ce même secteur a fait l'objet d'une petite fouille archéologique qui a permis de dégager six inhumations dont un sarcophage en falun, deux en coffrages de dalles de schiste et trois squelettes dépourvus d'enveloppe visible¹⁴⁵.

142. CROIX, Alain (coord.), *La Bretagne...*, p. 752.

143. PIETRI, Luce, « Nantes », dans *Topographie chrétienne...*, p. 92.

144. CROIX, Alain (coord.), *La Bretagne...*, p. 750.

145. AUBIN, Gérard, « Chronique d'archéologie antique et médiévale », *Bulletin de la Société archéologique et historique de Nantes et de Loire-Inférieure*, 118, 1982, p. 118 ; *Id.*, « Informations archéologiques », *Gallia*, 41, 2, 1983, p. 316-318.

Enfin, de nombreux carreaux et claveaux en terre cuite à décor moulé (croix latine, personnages, animaux fantastiques, etc.) ont été extraits des déblais de l'abside et de ses abords ainsi que quelques débris d'architecture (*figure 30*). D'autres avaient été recueillis sur le même site auparavant¹⁴⁶.

Les interprétations

L. Maître identifiait une première phase marquée par la présence d'une *villa* suburbaine et par une nécropole tardive, auxquelles succédait, au VI^e siècle, une basilique longue de 40 m abritant notamment les restes de Similien.

P. Galliou¹⁴⁷ suit globalement ce schéma, tout comme L. Pietri¹⁴⁸ et Ph. Guigon¹⁴⁹. Ce dernier ajoute toutefois que certains murs non datés par L. Maître pourraient correspondre à l'amorce d'un bras de transept méridional

Une nouvelle lecture

L'existence d'un site du Haut-Empire est ici assurée par les murs, les mobiliers et les vestiges d'hypocauste reconnus (*figure 28*). Mais son étendue, si l'on en juge par d'autres observations de L. Maître¹⁵⁰ et par des découvertes voisines antérieures ou postérieures, est plus vaste et peut laisser penser à un quartier urbain situé sur la rive ouest de l'Erdre, davantage qu'à une *villa* suburbaine isolée. Quoi qu'il en soit, ce secteur accueille ensuite une nécropole tardive, comme en témoigne la découverte de plusieurs sarcophages en plomb. Ces derniers peuvent être attribués au courant du IV^e siècle, date étayée par la découverte par L. Maître de trois ampoules qui se présentent sous la forme de fioles à panse sphérique et long col cylindrique se terminant par un rebord ourlé, types classiques au IV^e et au début du V^e siècle.

L'installation sur le site d'une basilique est également assurée et les murs reconnus dessinent une nef rectangulaire, longue de 21,20 m pour une largeur intérieure de 9,50 m, dotée à son extrémité ouest d'une abside de 4,10 ou 6,80 m de diamètre pour 3,70 ou 5,10 m de profondeur. Cette abside a pu connaître deux états successifs, mais la lecture du plan suggère plutôt une évolution inverse à celle proposée par R. de Lasteyrie et L. Pietri, avec un agrandissement de l'abside et non une réduction. Une autre hypothèse serait de reconnaître là une abside avec banc presbytéral périphérique. La vocation martyriale de cette basilique, enfin, paraît attestée par le grand nombre de sarcophages qui se pressent dans son intérieur, n'épargnant que l'abside.

Les briques moulées décoratives, retrouvées ici en nombre, ont fait l'objet de plusieurs études¹⁵¹ et correspondent à des décors de corniches, de claveaux, voire moins sûrement de plafonds, composés de décors d'essence romaine ou chrétienne (*figure 31*). Elles sont bien représentées dans la région nantaise (Nantes, Vertou,

146. COSTA, Dominique, « Le décor architectonique... », p. 173.

147. GALLIOU, Patrick, *Les tombes romaines...*, p. 86 ; p. 147.

148. PIETRI, Luce, « Nantes », dans *Topographie chrétienne...*, p. 92.

149. GUIGON, Philippe, *Les sites religieux et fortifiés...* p. 93-97, 376-377.

150. MAÎTRE, Léon, *Géographie historique...*, p. 450-458.

151. COSTA, Dominique, « Le décor architectonique... » ; *Id.*, *Nantes. Musée Th. Dobrée...* ; HUBERT, Jean, PORCHER, Jean, VOLBACH, Wolfgang-Fritz, *L'Europe des Invasions*, Paris, 1967, p. 48-55 ; MAUFUS, Marie-Christine, « Le décor architectural en terre cuite dans la région nantaise pendant l'Antiquité tardive », dans Xavier BARRAL i ALTET (dir.), *Artistes, artisans...*, p. 173-177.

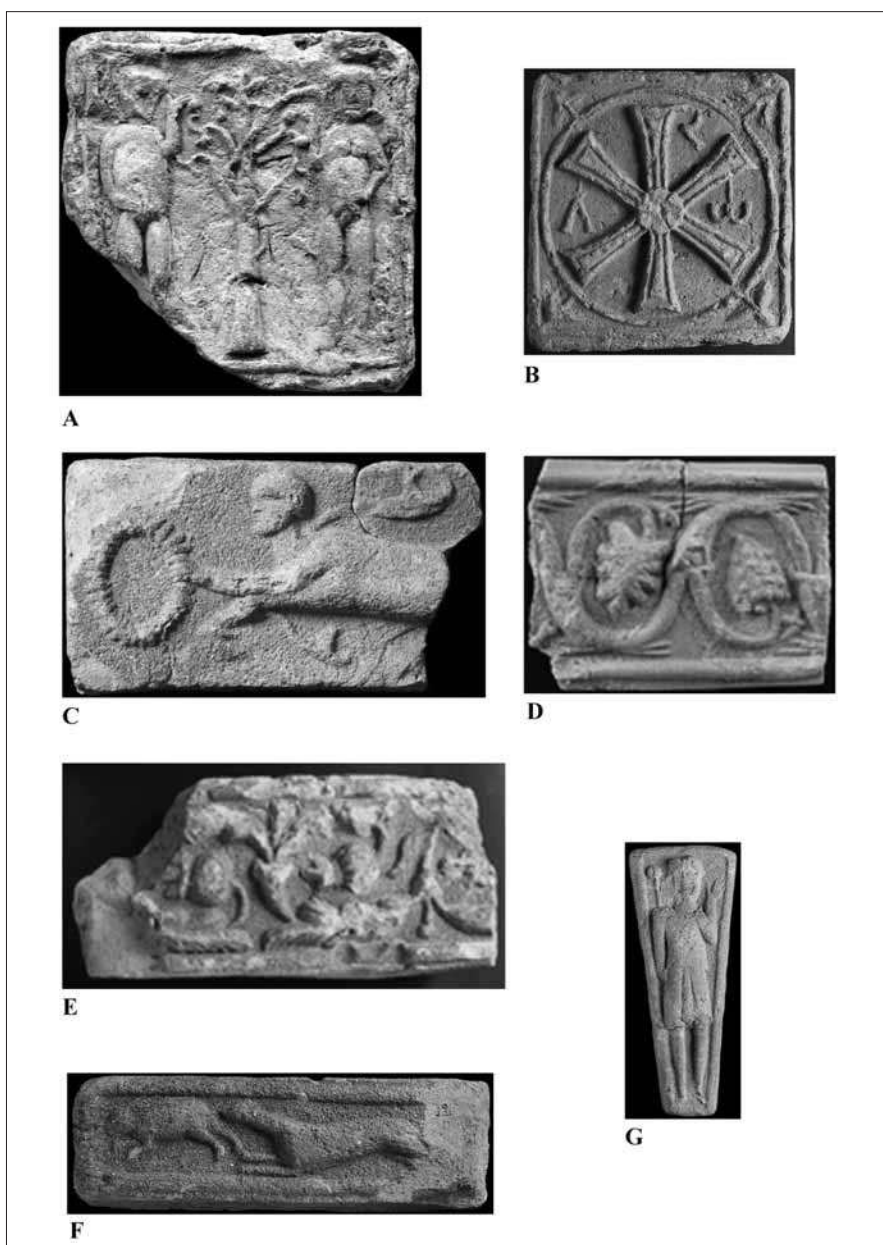


Figure 31 : briques de terre cuite moulées trouvées à Saint-Similien et conservées au musée Dobrée. A : brique quadrangulaire avec représentation d'Adam et Ève ; B : brique quadrangulaire avec chrisme ; C : fragment de brique barlongue (12,6 x 20,1 cm ; ép. 5,8 cm) avec personnage allongé de profil et tenant une couronne ; D : fragment de brique rectangulaire (15,2 x 36,3 cm ; ép. 6 cm) avec rinceau de vigne ; E : fragment de brique barlongue (14 x 29 cm ; ép. 10,7 cm) avec rinceaux de feuillages stylisés et grenades ; F : fragment de brique barlongue (9 x 28 cm ; ép. 8,3 cm) avec lévrier poursuivant un lièvre ; G : claveau (13,6 x 33 cm ; ép. 8,95 cm) avec personnage vêtu d'une toge. La main gauche est levée tandis que celle de droite tient le long du corps une longue haste (cl. H. Neveu-Dérotrie, musée départemental Dobrée, Conseil général de Loire-Atlantique, Nantes) (*cf cahier couleur - p. II*)

Rezé, Couëron) et sont datées principalement des VI^e/VII^e siècle, mais, à ce jour, aucune n'a encore été trouvée en contexte archéologique fiable.

Deux séries peuvent être distinguées, l'une avec des végétaux, des animaux réels ou fantastiques, des personnages, un chrisme ; l'autre également avec un chrisme et surtout le thème d'Adam et Ève, mais sur briques de taille différente. Cette typologie pourrait marquer une évolution chronologique. Enfin, une datation plus haute de certains exemplaires, dans le courant du V^e siècle, ne peut *a priori* être exclue.

Par ailleurs, un fragment de relief en marbre, décoré d'une palmette à feuilles sans nervure, pourrait être situé dans le courant du VI^e s¹⁵².

Les sarcophages identifiés sont de type nivernais et poitevin pour les plus décorés et peuvent être attribués aux VI^e et VII^e siècles¹⁵³ ou à la fin du VI^e et au courant du VII^e siècle¹⁵⁴. D'autres, en revanche, sont d'apparence plus tardive et pourraient être datés des VII^e-IX^e siècle.

La basilique Saint-Similien pourrait donc avoir été édifiée et décorée dans le courant du VI^e siècle.

Deux chapelles annexes : Saint-Étienne et Saint-Symphorien

La chapelle Saint-Symphorien

La chapelle Saint-Symphorien est située à moins d'une centaine de mètres à l'est de l'église de Saint-Similien et s'inscrit dans un cimetière dont l'origine est ancienne¹⁵⁵ (figure 28). Il n'en reste plus aujourd'hui qu'une portion de mur dans une parcelle située à l'angle oriental de la place Saint-Similien.

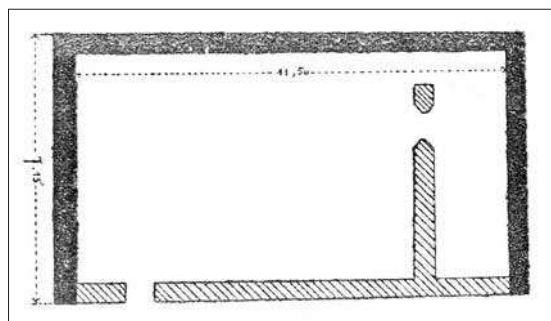


Figure 32 : plan de la chapelle Saint-Symphorien (MAÎTRE, Léon, « De la forme et de l'âge des premières églises chrétiennes... »)

L. Maître, au temps où la chapelle était transformée en magasin, a été frappé par l'apparence antique d'une partie de ses murs (figure 32). Il indique que l'édifice se présentait sous la forme d'un rectangle orienté est-ouest, dont trois des murs « sont restés maçonnés en matériaux de petit appareil [...] sans aucune addition de chaîne de briques ». Du côté

sud, le mur du bâtiment a été construit à une date postérieure et correspond à une réduction. Les dimensions portées sur le plan attribuent à l'espace interne une longueur de 11,50 m pour plus de 6 m de large. Un sondage réalisé au nord jusqu'au sol naturel a permis d'observer des fondations marquées par trois retraits successifs et une monnaie de Constantin a été recueillie au fond de la tranchée. La présence de

152. COSTA, Dominique, *Nantes. Musée Th. Dobrée...*, fig. 198.

153. PRIGENT, Daniel, BERNARD, Émile, « Les nécropoles à sarcophages... ».

154. DELAHAYE, Gilbert-Robert, « Les sarcophages mérovingiens », dans Noël DUVAL (dir.), *Naissance des arts chrétiens...*

155. CROIX, Alain (coord.), *La Bretagne...*, p. 750.

bâtiments modernes aux environs a empêché « de poursuivre la recherche des autres murs qui rayonnaient autour ».

Pour L. Maître, cette chapelle funéraire est d'origine antique et s'inscrit, avec le cimetière, dans « les décombres d'une riche habitation¹⁵⁶ ». Cette hypothèse d'un oratoire mérovingien est actée par R. Couffon¹⁵⁷, J. Hubert¹⁵⁸ et P. Guigon¹⁵⁹. L. Pietri¹⁶⁰ considère à juste titre que la datation est hypothétique et X. Barral i Altet¹⁶¹ note que l'hypothèse d'un oratoire est sans fondement.

Le dossier archéologique, fort lacunaire, interdit de s'exprimer sur la nature de la construction (qui pourrait tout autant être civile) et sur sa datation.

La chapelle Saint-Étienne

La chapelle Saint-Étienne, consacrée à une date indéterminée, est bâtie à quelques mètres à l'est de l'église Saint-Donatien, suivant une orientation nord-est/sud-ouest (figure 24). Elle est toujours visible actuellement et sert de dépôt archéologique (figure 33).



Figure 33 : vue de la chapelle Saint-Étienne (cl. M. Monteil)

Déjà, en 1636, Dubuisson-Aubenay la décrivait ainsi : « elle est très antique, faite de petite pierre quarrée, et ayant des ceintures de brique ténue, du tout à la romaine, dedans et dehors, du costé boréal. C'est sans contredit la plus ancienne muraille d'église qui soit à Nantes debout, voire l'une des plus anciennes qui soient

156. MAÎTRE, Léon, « De la forme et de l'âge des premières églises chrétiennes dans la Loire-Inférieure », *Bulletin archéologique du Comité des travaux historiques et scientifiques*, 1, 1893, p. 30-32.

157. COUFFON, René, « Essai sur l'architecture religieuse en Bretagne du v^e au x^e siècle », *Mémoires de la Société historique et archéologique de Bretagne*, 23, 1943, p. 1-40.

158. HUBERT, Jean, *L'architecture religieuse en France au haut Moyen Âge*... p. 59.

159. GUIGON, Philippe, *Les sites religieux et fortifiés*..., p. 27-29.

160. PIETRI, Luce, « Nantes », dans *Topographie chrétienne*..., p. 94.

161. BARRAL I ALTET, Xavier, « Nantes », dans *Les premiers monuments*..., p. 225.

en France [...]»¹⁶². Cette observation a été confirmée par L. Maître à des endroits où le crépi de façade était tombé et il lui attribuait une forme identique à celle encore visible de nos jours, soit un rectangle de 7,90 x 18 m. L. Maître a réalisé un sondage du côté nord, entre les tombes du cimetière contemporain, et a reconnu deux murs perpendiculaires construits en petit appareil, des sarcophages ainsi que de nombreux débris de béton de tuileau et de tuiles. Il y voyait un bâtiment du III^e siècle, appartenant à une *villa* dont les vestiges s'étendaient jusque sous l'église voisine, et réutilisé comme chapelle chrétienne au VI^e siècle¹⁶³. R. Couffon¹⁶⁴ reconnaissait là aussi une chapelle mérovingienne ayant abrité la sépulture de l'évêque Épiphanus au début du VI^e siècle¹⁶⁵. Pour L. Pietri¹⁶⁶ et X. Barral i Altet¹⁶⁷, le dossier est ténu et l'interprétation douteuse. En 1994, un étroit sondage réalisé à l'intérieur de la chapelle n'a pas fourni d'éléments de datation précis¹⁶⁸.

Le dossier a été récemment repris dans le cadre d'un mémoire de master 1 en Histoire de l'art¹⁶⁹. Il en ressort, après un examen détaillé de l'édifice, que la première phase de construction n'est plus conservée qu'en partie basse du mur gouttereau nord-ouest, sur une longueur de 12,50 m et une hauteur de 1,50 m. Le parement extérieur, seul visible, est ici bâti en assises régulières de moellons de granit, ponctuées par deux assises de briques et tuiles à rebord. Les parties supérieures et les autres côtés résultent d'aménagements ultérieurs. K. Nadasí propose de situer cette première phase entre le VI^e et le IX^e siècle, avec une préférence pour le terme inférieur de cet intervalle.

Le fait qu'il ne s'agisse là que d'un fragment de construction ancienne incite en définitive à la prudence et interdit en tout cas de projeter l'image de la chapelle médiévale, en termes de plan et de fonction, sur l'édifice antérieur. La datation de la partie basse du mur nord-ouest reste hypothétique, bien qu'il apparaisse indubitablement ancien. Ce mur, tout comme ceux reconnus par L. Maître dans son étroit sondage, pourrait participer d'aménagements annexes à la basilique, et non pas nécessairement appartenir à une *villa*.

Édifices de date incertaine (figure 2)

L'église Saint-Cyr et Sainte-Julitte est citée dès les environs de l'an mil et est signalée comme endommagée et vétuste en 1038¹⁷⁰. G. Durville la localisait à l'angle de la place de la Préfecture et de la rue d'Argentré. Il faisait remonter son origine au V^e siècle en se fondant sur la découverte dans ce secteur de tombes en sar-

162. CROIX, Alain (coord.), *La Bretagne...*, p. 762.

163. MAÎTRE, LÉON, *Géographie historique...*, p. 482, 487-492 ; *Id.*, « De la forme et de l'âge... », p. 32-35.

164. COUFFON, René, « Essai sur l'architecture religieuse en Bretagne... », p. 19-20.

165. Cf. aussi, GUIGON, Philippe, *Les sites religieux et fortifiés du Haut Moyen Âge...*, p. 24-27.

166. PIETRI, Luce, « Nantes », dans *Topographie chrétienne...*, p. 94.

167. BARRAL I ALTET, Xavier, « Nantes », dans *Les premiers monuments...*, p. 226.

168. CHARPENTIER, Xavier, *Chapelle Saint-Étienne à Nantes (44). Rapport de sondage*, Archives scientifiques du Service régional de l'archéologie des Pays de la Loire, 1994.

169. NADASI, Katalina, *La chapelle Saint-Étienne de Nantes (Loire-Atlantique) : étude historique et archéologique*, mémoire de master 1 Histoire, dir. Jean-Marie Guillouët, université de Nantes, 2006.

170. PIETRI, Luce, « Nantes », dans *Topographie chrétienne...*, p. 94 ; GUIGON, Philippe, *Les sites religieux et fortifiés...*, p. 99.

cophage¹⁷¹. Démolie lors de la construction de l'enceinte établie par le duc Pierre Mauclerc, vers 1226, elle fut reconstruite non loin vers l'ouest à l'angle des rues Saint-Léonard et Garde-Dieu, à l'emplacement de l'actuelle mairie.

L'église Saint-Nicolas, mentionnée en 1186, donne sur la place Fournier. Elle fut entièrement détruite et reconstruite au XIX^e siècle, sans qu'aucune observation archéologique n'ait été enregistrée¹⁷².

Le monastère Saint-Clément, établissement féminin, trouve sa place ici dans la mesure où il est cité par la *Chronique de Nantes* pour des événements datés entre 844 et 852¹⁷³. On ne sait où le situer, même si l'église Saint-Clément, citée dans une charte de Louis le Gros de 1123, est probablement placée dans le faubourg du même nom, immédiatement au nord-est de la cathédrale, si l'on suit E. Orioux¹⁷⁴ et avant lui L. Maître¹⁷⁵.

CONCLUSION

Ce nouvel examen du dossier archéologique des édifices chrétiens nantais apporte quelques compléments et propositions alternatives aux lectures précédentes, particulièrement pour ce qui concerne les sites mieux documentés de Saint-Jean du Baptistère et des basiliques *extra muros* de Saint-Donatien et de Saint-Similien.

On en retiendra que seuls quatre édifices sont sûrement d'époque ancienne, de l'Antiquité tardive ou plutôt des premiers temps de l'époque mérovingienne. À l'intérieur des murs, il s'agit bien sûr de la cathédrale, sans que l'on dispose malheureusement de vestiges tangibles dans ce cas, mais aussi de Saint-Jean du Baptistère, que j'ai proposé de restituer, au VI^e siècle, sous une forme voisine de celle adoptée par le baptistère de Poitiers ou sous celle d'une église avec baptistère. Dans ce même cadre, la cuve baptismale la plus tardive pourrait avoir connu une réduction progressive, passant d'un plan circulaire à un plan octogonal.

À l'extérieur, seules les basiliques de Saint-Similien et de Saint-Donatien peuvent être considérées comme anciennes ainsi, sans doute, que l'église de Saint-André. Sur la base d'arguments ténus, j'ai proposé que celle de Saint-Donatien soit légèrement antérieure (V^e siècle) à celle de Saint-Similien (VI^e siècle). Quoi qu'il en soit, les deux édifices dégagés sur ces sites présentent des parentés en termes de plan et de proportions (nef unique fermée par une abside). On peut également remarquer qu'elles sont assez voisines du plan de l'édifice de Saint-Victor, fouillé au XIX^e siècle au Mans et malheureusement mal daté¹⁷⁶ (*figure 15*).

Ces deux basiliques nantaises peuvent être, de manière vraisemblable, considérées comme des basiliques martyriales. À ce propos, on remarquera que d'autres substructions

171. DURVILLE, Georges, « La motte et le cours Saint-André », *Bulletin de la Société archéologique et historique de Nantes et de Loire-Inférieure*, 40, 1899, p. 199-206, 422-423.

172. MAÎTRE, Léon, BERTHOU, Paul de, dans DUBUISSON-AUBENAY, *L'itinéraire...*, p. 63-64, n. 11.

173. PIETRI, Luce, « Nantes », dans *Topographie chrétienne...*, p. 94 ; GUIGON, Philippe, *Les sites religieux et fortifiés...*, p. 98.

174. ORIEUX, Eugène, « Les biens de l'Église de Nantes et la charte de Louis le Gros », *Bulletin de la Société archéologique et historique de Nantes et de Loire-Inférieure*, 39, 1898, p. 90.

175. MAÎTRE, Léon, « Étude critique sur la charte du roi Louis VI dit le Gros », *Annales de Bretagne*, 2, 1887, p. 377.

176. BIARNE, Jean, « Le Mans – Restes supposés d'édifices paléochrétiens », dans *Les premiers monuments chrétiens de la France. 2 : Sud-Ouest et Centre*, Paris, Picard, 1996, p. 254-259.

ont été dégagées à leurs abords, dont une partie a été transformée, à des dates indéterminées, en chapelles (Saint-Symphorien et Saint-Étienne). Ces murs ont trop souvent été considérés comme étant liés, dès l'origine, à des chapelles ou à des oratoires. Or, rien n'interdit de leur assigner une fonction différente. On rappellera en effet que les basiliques martyriales attiraient non seulement les défunts, soucieux d'être inhumés au plus près des saints, mais également des pèlerins, souvent nombreux en temps de fête anniversaire. De fait, nombre de basiliques martyriales ont donné naissance à une organisation complexe incluant des bâtiments d'accueil, de logement, voire des monastères¹⁷⁷. Les murs reconnus aux abords des deux basiliques nantaises pourraient correspondre à de tels bâtiments.

L'absence d'édifices sûrement datables du courant du ^v^e siècle est sans doute pour partie liée au manque de données chronologiques fiables. Certains des édifices évoqués ci-dessus pourraient en fait être vieillis – proposition faite pour Saint-Similien – mais on manque d'instruments pour établir un panorama plus précis que celui qui a été proposé. Cela dit, la fréquence des indices textuels et chronologiques (sarcophages, briques moulées, éléments de sculpture) attribuables au ^{vi}^e siècle pourrait également recouvrir une certaine réalité. Il est possible en effet d'envisager que l'essentiel de l'architecture religieuse ait été mis en place – ou profondément remodelé – au temps de l'évêque Eumerius et de son fils Félix ; ce dernier, représentant de l'ancienne aristocratie gallo-romaine, étant par ailleurs connu pour son activité apostolique et sa politique de grands travaux¹⁷⁸. La période était en outre favorable à ce type d'entreprise, tant sur le plan politique que sur le plan économique¹⁷⁹.

La question des premiers édifices chrétiens de Nantes ne pourra désormais évoluer sans l'apport de nouvelles fouilles, préventives ou programmées, et le texte qui précède a atteint, je crois, les limites de ce qu'il était possible d'extraire de la documentation ancienne.

Une étude renouvelée des briques de terre cuite moulées, si caractéristiques de la région nantaise, ainsi qu'une autre consacrée aux sarcophages, tenant compte des apports de l'archéologie de ces quinze dernières années, serait également la bienvenue pour tenter d'en mieux cerner la chronologie. De même, une archéologie du bâti pourrait être mise en œuvre dans les rares édifices encore accessibles ou encore dans les caves supportant ceux qui ont apparemment disparu. Plus largement, la mise en œuvre d'une enquête complète sur la ville antique de Nantes, inspirée des travaux conduits par l'équipe de l'Atlas de topographie urbaine des villes de Gaule méridionale, paraît hautement souhaitable pour sortir Nantes du groupe de plus en plus réduit des villes dont les origines antiques sont à peine connues.

Martial MONTEIL

Maître de conférences en Archéologie antique,

Université de Nantes,

UMR 6566 *Centre de Recherche en Archéologie, Archéosciences, Histoire* ;

Laboratoire de Recherches Archéologiques, Nantes

177. MONFRIN, Françoise, « L'établissement matériel de l'Église aux ^v^e et ^{vi}^e siècles », dans Jean-Marie MAYEUR, Luce PIETRI, André VAUCHEZ, et Marc VENARD, (dir.), *Histoire du christianisme. Les églises d'Orient et d'Occident*, t. III, Paris, Desclée, 2000, p. 978-981 ; BEAUJARD, Brigitte, *Le culte des saints en Gaule : les premiers temps d'Hilaire de Poitiers à la fin du ^{vi}^e siècle*, Paris, Cerf, coll. Histoire religieuse de la France, 15, 2000 ; NOIZET, Hélène, « Les basiliques martyriales au ^{vi}^e et au début du ^{vii}^e siècle », *Revue d'histoire de l'Église de France*, 87, n° 219, 2001, p. 329-355.

178. TONNERRE, Noël-Yves, « Félix et l'église de Nantes du ^{vi}^e siècle », *Bulletin de la Société archéologique et historique de Nantes et de Loire-Atlantique*, 119, 1983, p. 21-35.

179. *Id.*, « Le commerce nantais à l'époque mérovingienne », *Mémoires de la Société historique et archéologique de Bretagne*, 1984, 61, p. 5-27.